



Illustration de la couverture

© jameschipper / Adobe Stock

Illustrations pleine page

p. 4 : *Transfiguration de Jésus sur le mont Thabor*, vers 1505, par Gérard David, Musée de l'Église Notre-Dame à Bruges © Wikimedia Commons

p. 42 : *Dispositif pour extirper le mal,* 1997, sculpture de Dennis Oppenheim installée à Vancouver (Canada)

© Wikimedia Commons / Flickr / Thomas Quine

p. 58 : *Arc*, une œuvre d'herbe et de cire de Miroslaw Maszlanko, exposée en 2005 à la Galeria Biala de Lubin, en Pologne

© Miroslaw Maszlanko

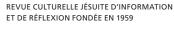
p. 68 : © Illustration, Nicolas Fossati

Dos de couverture

Psaume 13, *Traduction œcuménique de la Bible* Texte choisi par Claudine Mussawir

Sommaire

| ÉDITORIAL Le doute refuge de la liberté par Pierre Emonet sj | 3 |
|---|-----|
| CHANGEMENT THÉOLOGIE | |
| La piété populaire, école de vie François et la théologie du peuple par Véronique Lecaros et Ana Lourdes Suarez | 5 |
| Mettre fin à la classe sacerdotale par Jean Civelli | 10 |
| ÉGLISE | |
| Scanner d'une réforme par Claude Ducarroz | 15 |
| Les catholiques de la Tradition et la tentation de la sécession par Jean-Louis Schlegel | 18 |
| RELIGIONS La spiritualité sans attache religieuse | |
| par Jean-François Mayer, Fribourg | 22 |
| LINGUISTIQUE Pirater la langue française par Christophe Benzitoun | 26 |
| TÉMOIGNAGE Dans la peau d'une femme entretien avec Mathilde, transgenre par Lucienne Bittar | 31 |
| SOCIÉTÉ L'intimité de l'identité de genre entretien avec Marius Diserens par Céline Fossati | 35 |
| OPINION Les féministes face aux transgenres entretien avec Claude Habib par Nathalie Sarthou-Lajus | 37 |
| DOUTE | |
| PHILOSOPHIE | |
| Aiguillon pour des croyances fécondes par Étienne Perrot si | 43 |
| La science est-elle une opinion? par Stève Bobillier | 47 |
| POLITIQUE | 47 |
| La démocratie promesse de liberté sans certitudes par François Cherix | 52 |
| CINÉMA Soupçons, de l'ombre d'un doute à l'enfer paranoïaque par Patrick Bittar | 54 |
| CULTURE | |
| ARTS | |
| La nature pour outil de création par Céline Fossati | 59 |
| LETTRES | c 1 |
| Livers Olivers | 64 |
| LIVRES OUVERTS | 69 |



choisir

Direction Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef Céline Fossati, journaliste Av. du Mail 14B – 1205 Genève redaction@choisir.ch tél. +41 22 808 04 19

Conseil de rédaction

Beat Altenbach sj, Raphaël Broquet, Bruno Fuglistaller sj, Stjepan Kusar, Étienne Perrot sj, Luc Ruedin sj

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye

rue Jacques-Dalphin 18 - 1227 Carouge (Suisse) administration@choisir.ch

tél. +41 22 827 46 76

Tarif

Prix au numéro: Frs 13,50 (+ port) Site Web

www.choisir.ch

Maquette

GRAFIX Communication visuelle rue Hans-Geiler 2a, 1700 Fribourg

Mise en page et impression

Imprimerie Fiorina rue de Scex 34, 1950 Sion

ISSN 0009-4994



La transfiguration

«Environ huit jours après qu'il eut dit ces paroles,
Jésus prit avec lui Pierre, Jean et Jacques,
et il monta sur la montagne pour prier.
Pendant qu'il priait, l'aspect de son visage changea,
et son vêtement devint d'une éclatante blancheur.
Et voici, deux hommes s'entretenaient avec lui:
c'étaient Moïse et Elie qui, apparaissant dans la gloire,
parlaient de son départ qu'il allait accomplir à Jérusalem.
Pierre et ses compagnons étaient appesantis par le sommeil;
mais, s'étant tenus éveillés, ils virent la gloire de Jésus
et les deux hommes qui étaient avec lui.

Évangile de Luc 9,29-32 (traduction *Bible Segond*)

Éditorial

Le doute refuge de la liberté

Pierre Emonet sj directeur

> Des institutions les plus immobiles, qui ont traversé les siècles presque sans broncher, jusqu'au genre de la créature sortie « toute achevée » des mains du Créateur, tout change. Si les Anciens avaient raison en prétendant que le changement est un plaisir,1 le monde contemporain devrait nager dans le bonheur! Ce qui n'est apparemment pas le cas. Parce que le changement déstabilise jusqu'à l'angoisse. Qui perd ses repères se découvre exposé à tous vents au risque de flotter dans l'inconsistance. D'où la montée des intégrismes et des totalitarismes qui s'emploient à séquestrer la vérité. Toute remise en question bannie, le retour des certitudes et des affirmations sans nuance constitue le socle solide sur lequel s'édifie leur conception du monde. Au prix de la liberté! Pour ne pas céder au chant des sirènes, mieux vaut s'enfermer dans la pensée unique, tel Ulysse ficelé au mât de sa barque. Restent la consommation et les jeux du cirque pour faire diversion et aider le peuple à oublier la liberté perdue.2

Qu'elle soit politique, sociale ou religieuse, sous ses airs arrogants et présomptueux, la rigidité est l'aveu d'une faiblesse. En figeant l'élan de la vie, la peur fait le lit des dictatures en tous genres. Serviles et craintives, les masses populaires n'ont plus que le choix d'obéir à l'aveugle, d'adopter l'idéologie officielle, d'applaudir les bûchers de l'Inquisition et de justifier la «solution finale».

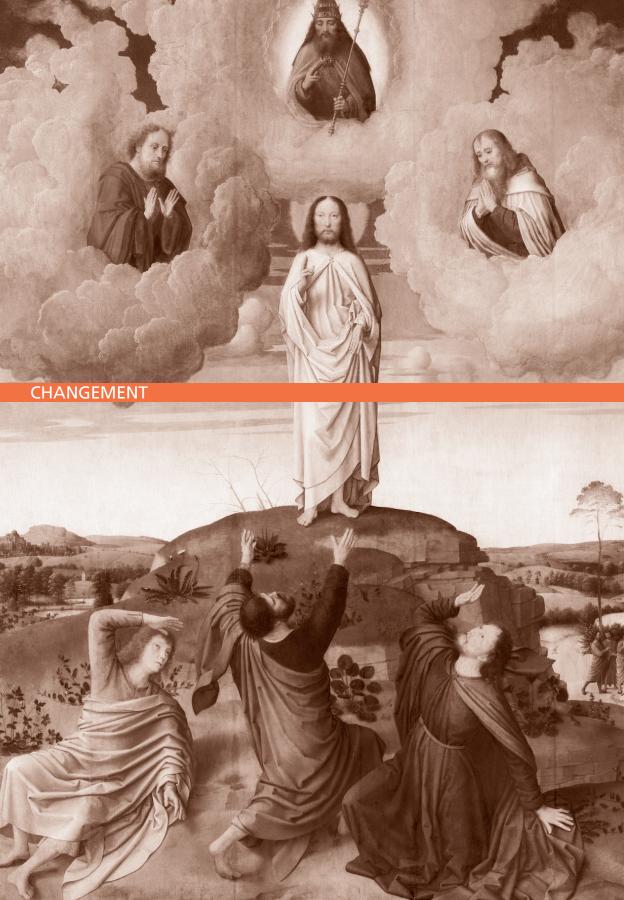
Face à l'enfermement des intégrismes et à l'anarchie des changements à la mode, le doute reste l'ultime refuge de la liberté, la porte ouverte de la prison, l'échappée audelà de la pensée unique. Vaccin contre le fanatisme, il introduit le croyant dans l'espace plus vaste et libre où il rejoint le Dieu des surprises. Le chrétien ne craint pas le doute. Le pape François l'a rappelé récemment encore en épinglant certains milieux qui tentent de faire « passer la foi par un alambic pour la transformer en une idéologie». Et ailleurs: «Si quelqu'un dit qu'il a rencontré Dieu avec une totale certitude et qu'il n'y a aucune marge d'incertitude, c'est que quelque chose ne va pas. »3

Progrès ou mode, le changement déconcerte et les intégrismes rassurent. Parce qu'il en va de la liberté et de la dignité humaine, cette agitation mérite réflexion et discernement. Ce numéro de *choisir* vous propose quelques éléments de réflexion.

¹ Delectat varietas.

² Cf. **Fiodor Dostoïevski**, La légende du Grand Inquisiteur, in Les frères Karamazov, 1880.

³ Pape François, L'Église que j'espère, Flammarion/ Études 2013, p. 107.



La piété populaire, école de vie François et la théologie du peuple

Véronique Lecaros, Lima (Pérou) théologienne et Ana Lourdes Suarez, Buenos Aires (Argentine) sociologue

Par ses premiers discours, le pape François, en brandissant la menace du Diable et en faisant la promotion de Marie qui dénoue les nœuds, a étonné de nombreux Européens mal outillés pour comprendre, à partir de leur culture sécularisée, un jésuite tout imprégné de dévotions populaires. Sans vouloir ni pouvoir aborder les convictions intimes du pape, il faut replacer ses réflexions et gestes dans le contexte culturel argentin où il s'est formé à une théologie non dénuée de paradoxes.

Véronique Lecaros est professeure à l'Université pontificale catholique du Pérou et spécialiste du paysage religieux en Amérique latine. Ana Lourdes Suárez est professeure de sociologie à l'Université catholique d'Argentine. Ses recherches portent sur les questions de stratification sociale et de genre ainsi que sur les ordres religieux.

Selon le sociologue et philosophe marxiste franco-brésilien Michael Löwy, le christianisme de la libération latino-américain n'est pas une simple continuation de l'anticapitalisme traditionnel de l'Église ou de sa variante catholique de gauche française. C'est essentiellement la création d'une culture religieuse qui exprime les conditions spécifiques de l'Amérique latine: capitalisme dépendant, pauvreté massive, violence institutionnalisée et religiosité populaire.

La théologie du peuple (TP) fait partie des théologies libérationnistes latino-américaines. Elle part du même lieu, la misère sociale, et partage le même objectif, la libération des opprimés. Bien qu'en termes généraux la TP puisse être considérée comme un courant interne de la théologie de la libération, sa singularité concernant certains postulats la met en tension avec celle-ci, du moins avec ses lignes les plus radicales.

La théologie de la libération tend à concevoir les pauvres comme les victimes d'une injustice dont ils doivent être libérés (vision ancrée dans la constitution pastorale *Gaudium et Spes*, 1965). La théologie du peuple, par contre, conçoit les pauvres comme un modèle de ce que l'Église est appelée à être (vision ancrée dans le document conciliaire *Lumen Gentium*, 1964). Ces deux courants de pensée sont formulés et se développent après Vatican II, plus précisément entre 1968 et 1976.

On assiste alors au développement des approches libérationnistes du point de vue latino-américain par G. Gutierrez, J. L. Segundo, J. Comblin, J.C. Scannone, L. Gera, L. Boff, J. Sobrino, I. Ellacuria, etc. La TP connaît un développement particulier en Argentine sous l'impulsion de L. Gera, doyen de la Faculté de théologie de l'Université catholique d'Argentine (UCA) entre 1966 et 1985, J. O´ Farrell et R. Tello.

Jorge Mario Bergoglio, futur pape François, est alors un jeune séminariste, puis un jeune prêtre, qui a pour professeur le jésuite J.C. Scannone, un des principaux penseurs de la théologie du peuple (voir bibliographie p. 9). Aujourd'hui, le pape François se trouve être à la fois un disciple de Scannone et une figure de la TP qu'il a développée de manière personnelle et en lien avec ses tâches pastorales.

La piété populaire, école de vie François et la théologie du peuple

Le peuple, cœur de la TP

Il faut revenir à ces années de développement du christianisme de la libération latino - qui accorde une place centrale aux communautés pour comprendre comment la piété populaire a regagné ses lettres de noblesse dans l'Église. Les communautés ecclésiales de base (CEB: des groupes de catholiques se réunissant régulièrement) constituent alors l'espace de réflexion à partir duquel on tente de formuler les implications sociales de la théologie de la libération. Ces secteurs marginalisés, pense-t-on, joueront le rôle principal dans le changement sociopolitique perçu comme inévitable. Dans ce cadre-là, la piété populaire est acceptée, eu égard à sa traditionnelle importance dans l'expression de la foi. Certains leaders de la théologie de la libération gardent néanmoins une méfiance à son encontre, considérant que certaines croyances favorisent une attitude passive face à un Dieu tout puissant de qui on est en droit d'attendre une résolution des problèmes.

La TP, en revanche, met l'accent sur les expériences religieuses du « peuple », soulignant qu'il ne s'agit pas d'un chaos irrationnel, mais d'un ensemble symbolique cohérent. Une des images favorites du pape François pour exprimer les qualités du peuple est celle du polyèdre, c'est-à-dire d'une unité organisée qui n'exclut pas la diversité. Pour la TP, la

piété populaire est dépositaire d'une sagesse formatrice pour le peuple, non pas d'un point de vue discursif mais plutôt en tant qu'école de vie. C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre l'importance du sensus fidei (sens des fidèles) dans la réflexion et la gestion du pape François. La sagesse du peuple justifie les processus synodaux et ceux-ci permettent son expression.

Les peuples - selon cette variante nettement plus culturaliste des théologies libérationnistes - ont un ensemble symbolique de rites, de fêtes et de coutumes à travers lesquels s'exprime leur façon de rechercher le sacré et à partir desquels doit se tisser un engagement pour la conspolitico-communautaire. truction Selon les termes de J.C. Scannone. « une caractéristique distinctive de la théologie du peuple est sa revalorisation théologique et pastorale de la religion du peuple, au point qu'elle en est arrivée à reconnaître une mystique populaire » (2017).

Consciente que la piété populaire canalise les expressions d'un peuple pauvre mais croyant, la TP a donc cherché à soutenir non pas tant les communautés ecclésiales de base, que les expressions de la religiosité populaire et la variété des rituels qui l'expriment. Il a promu les pèlerinages, les dévotions mariales, les sanctuaires populaires, etc.

Dans cette perspective, la catégorie « peuple » a la prééminence. Son noyau dur, les pauvres, permet de mettre le peuple dans son ensemble en harmonie avec le transcendant. Cet aspect théologique, qui s'accorde avec les approches des sciences humaines qui mettent l'accent sur la culture de la pauvreté, souligne les aspects positifs qui sont conservés et cultivés dans les secteurs populaires. Les expressions religieuses des sec-

teurs populaires, selon ces approches, renferment une grande richesse qu'il est non seulement nécessaire de valoriser et de préserver, mais qui devrait être transmise à tous les secteurs sociaux. Dans leurs formulations initiales, tant L. Gera que R. Tello faisaient mention d'un ethos culturel incarné par les pauvres, courant ainsi le risque de tomber dans une vision singulière de la religiosité populaire conçue comme réservoir d'une identité chrétienne authentique et dépourvue des vices et de l'hypocrisie de la religiosité bourgeoise.

L'hommage nuancé de François

La revalorisation de la piété populaire, démarrée timidement après Vatican II, culmine en 2007 dans le document final de la Ve Conférence des évêgues latino-américains et des Caraïbes (Aparecida). Son rédacteur principal est le cardinal Bergoglio, devenu depuis lors le pape François: « La piété populaire est une manière légitime de vivre la foi, une façon de se sentir partie prenante de l'Église et une forme d'être missionnaire. [...] La piété populaire continue à être une puissante confession du Dieu vivant qui agit dans l'histoire et un canal de transmission de la foi» (§ 264).

L'hommage à cette piété est toutefois nuancé quelques lignes plus tôt: le cardinal reconnaît qu'elle doit être « évangélisée et purifiée » (§ 262). En effet, les déviances ne manquent pas dans la piété populaire. Le dieu vengeur et courroucé qui habitait nos imaginaires, il y a une centaine d'années, continue à hanter certains rituels et dévotions latino-américains. Par ailleurs certaines croyances, malgré leur vernis chrétien, entrent en contradiction avec les évangiles: les protecteurs des prostituées et des voleurs comme l'argentin Gauchito Gil, la péruvienne Sarita Colonia et surtout la Sainte Mort qui, en une vingtaine d'année, a obtenu un succès foudroyant. Il s'agit d'un squelette habillé en femme, originaire du Mexique, très populaire entre autres parmi les trafiquants de drogue. Cette critique de la piété au nom de l'éthique est un des axes de la pensée du pape. Elle est à l'origine de sa décision d'excommunier les membres de la mafia, pourtant très généreux envers l'Église et le financement des rituels festifs.

La TP, comme toutes les théologies libérationnistes latino-américaines, ne se limite pas à promouvoir des dévotions. Elle s'est formée en tenant compte d'un projet social global, sur un continent où, paradoxalement, la foi chrétienne, l'éthique et la pratique se vivent souvent en contradiction avec l'Évangile.

Une approche holistique...

C'est ainsi que le pape François, formé dans la théologie du peuple, ne surprend pas seulement par ses quelques références sporadiques au Diable, mais par son style qui fait fi des catégories et des sphères étanches dans lesquelles nous avons tendance à couler nos pensées dans un univers sécularisé. La TP, fidèle à la cosmovision enchantée dans laquelle elle s'enracine, ne procède pas par registres. Elle ne sépare pas la théologie comme discipline intellectuelle de la pastorale comme formation spirituelle; elle ne réduit pas les sentiments et les émotions à la sphère privée, les dévotions aux moments consacrés au culte. Elle articule les différentes dimensions de l'être humain dans une recherche d'harmonie.

Ce que spontanément nous appellerions mélange de genres nous interpelle dans le comportement de François. Dans la relation avec les individus, il fait montre de chaleur humaine, voire de tendresse (il nous

La piété populaire, école de vie François et la théologie du peuple

> invite à temps et contretemps à ce qu'il appelle la «révolution de la tendresse»). Là où on attendrait un traité de théologie, son ton est pastoral et, dans un simple geste d'accueil, il remet subtilement en question des siècles de doctrine, par exemple dans la relation avec les peuples d'Amazonie ou les personnes d'orientation homosexuelle.

...et pourtant dualiste

Sur un plan social et politique, la théologie du peuple est toutefois marquée par une polarisation des concepts. Tello, un des premiers penseurs du courant, proposait par exemple un changement de paradigme pastoral, dérivé d'une forte contestation des modèles issus de la culture éclairée et moderne et d'une réflexion théologico-pastorale décolonisée et «barbarisée»; l'idée était de retrouver une théologie « de » l'Argentine et non une simple transposition de modèles importés d'autres réalités.

Cette critique de la modernité et de la culture éclairée, noyau dur du catholicisme intégral, se conjuguait à la recherche d'un catholicisme « authentique » et « vrai » dont les élites s'étaient apparemment éloignées et qui pouvait se retrouver dans le sentiment religieux des masses populaires. Bien que « barbares », cellesci étaient capables de manifester une expérience plus profonde du christianisme.

Cet appel à une sorte d'essence transformatrice dont le peuple serait porteur conduit à des perspectives dichotomiques. En fait, cette théologie se formule autour de concepts conçus comme antagoniques: nation / empire; peuple / anti peuple; culture populaire / culture éclairée; barbarie / civilisation; classe ouvrière / oligarchie; mouvement national de masse / élites minoritaires antinationales.

Ce cadre dichotomique se prolonge dans une forme d'engagement politique. Le langage et la théologie libérationnistes issus du Document de Medellín (IIe Conférence des évêques latino-américains à Medellín, 1968) proclament l'étroite unité entre ces sphères. Paradoxalement, la dénonciation prophétique, méfiante et hostile au pouvoir, implique l'idée qu'il faut construire le royaume; c'est-à-dire entrer sur la scène politique dans le but d'ériger un nouvel ordre marqué par la libération.

La particularité de la TP se marque dans la rapidité avec laquelle elle a identifié la transformation politique avec la politique des partis. En Argentine, plusieurs adeptes de ce courant ont considéré que seul le péronisme était la tradition politique qui abritait le substrat du véritable christianisme, compris comme l'option pour les humbles. La libération est nationale et doit être dirigée par le peuple, identifié comme péroniste et catholique. L'idéalisation du peuple a conduit presque naturellement à l'option pour le péronisme. Les affinités entre la TP et le péronisme constituent, peutêtre, une des raisons de l'ajournement d'une visite en Argentine du pape François, peu désireux de susciter des tensions partisanes qui occulteraient un message universel.

Le paradoxe du néo-cléricalisme

Dans la gouvernance de l'Église, la TP inspire certainement l'actuel renouveau synodal en tant qu'ouverture au peuple de Dieu - sans que cela n'implique une forme de démocratie, comme l'a plusieurs fois souligné le pape François. Pourtant, paradoxalement, la TP favorise aussi, bien malgré elle, une forme de néocléricalisme. Le cléricalisme que ce courant avait initialement critiqué a resurgi, mais sous des traits différents.

Tout d'abord, les prêtres qui ont rejoint la TP ont visé un travail pastoral où l'assistance et la promotion étaient prédominantes. N'oublions pas que nombre d'entre eux se dévouent pour venir en aide aux habitants des *villas*, les quartiers pauvres de Buenos Aires - on les appelle du reste curas villeros. Progressivement, l'attachement des secteurs populaires à certaines manifestations d'une religiosité populaire axée sur le rite et sur une conception plus traditionnelle du rôle sacerdotal a conduit certains prêtres à revaloriser ces éléments qu'ils avaient euxmêmes, initialement, sous-estimés.

En fait, tant selon les normes de l'Église que selon la culture populaire, les célébrations, les bénédictions et les rituels importants ne sont légitimement célébrés que par des prêtres. Ceux-ci, en devenant des accompagnateurs et des leaders du peuple selon la logique de la TP, se retrouvent chargés de conduire les principales activités du culte dans et hors les églises, depuis les sacrements jusqu'au rituel des fêtes patronales et des diverses dévotions; il leur incombe aussi de répandre la grâce divine, en bénissant commerce, entreprises, machines, maisons... Ils se transforment en véhicules de «sacralisation» pour les besoins du peuple et ils deviennent donc, eux-mêmes, comme «sacralisés» par leur sacerdoce.

Ces croyances, qui restent profondément enracinées dans le «peuple», aboutissent à la formation d'un néocléricalisme, un cléricalisme tiraillé entre la tradition et l'ouverture aux signes des temps, luttant contre un ennemi redéfini, rejetant aussi l'autonomisation de la religion et de la politique promue par Vatican II. Ce néo-cléricalisme, moins autoritaire, plus chaleureux, plus populaire, voire populiste, freine malgré tout l'installation du renouveau ecclésial que, par ailleurs, promeut le pape François, un renouveau qui implique une gestion plus collégiale de l'Église et suscite la coresponsabilité des laïgues. Mais dans ces circonstances, quel laïc oserait critiquer un prêtre divinisé qui répand ses bénédictions et son assistance alimentaire?

Bibliographie

Michael Löwy, La guerre des dieux. Politique et religion en Amérique latine, Paris, du Félin 1998, 222 p.

Maurice Cheza, Luis Martinez Saavedra et Pierre Sauvage (eds), Dictionnaire historique de la théologie de la libération, Namur/Paris, Lessius 2017, 655 p.

Juan Carlos Scannone, Le pape du peuple. Bergoglio raconté par son confrère théologien, jésuite et argentin, Paris, Cerf 2015, 172 p.

Juan Carlos Scannone, La théologie du peuple. Racines théologiques du pape François, Namur/ Paris, Lessius 2017, 272 p. (Voir la recension de cet ouvrage par Véronique Lecaros, sur choisir.ch, rubrique *Livres*, 25 juin 2018.)

Mettre fin à la classe sacerdotale

Jean Civelli, Fribourg prêtre

THÉOLOGIE

Un domaine central de la vie de l'Église est celui de la place et du rôle du prêtre ordonné dans la communauté. À travers son insistance à dénoncer le cléricalisme, c'est à une écoute renouvelée de l'Écriture que le pape François invite l'Église pour que des changements indispensables puissent s'accomplir dans sa gouvernance. Mais pour que cette prise de conscience porte son fruit, il faut débusquer le noyau du cléricalisme, en particulier son enracinement dans la distinction entre les mondes sacré et profane.

L'abbé Jean Civelli a été pendant 16 ans délégué épiscopal pour la vie religieuse, visitant les communautés religieuses à travers la Suisse romande et prêchant nombre de retraites en Suisse et en France. Il est l'auteur notamment de *Dieu* n'aime pas les sacrifices: le cléricalisme et le sacré (Parole et Silence 2021).

« Prends pitié de moi, Seigneur, je suis en détresse » (Ps 30,10). Ce cri du psalmiste exprime au mieux la situation actuelle de l'Église. Celleci, assurément, a dû traverser de nombreuses épreuves tout au long de son histoire - de persécutés, les chrétiens sont trop souvent devenus persécuteurs. Cependant les crises qui s'abattent aujourd'hui sur la communauté chrétienne sont inédites. Une porte de sortie réside sans doute dans la prière appelant Dieu à notre secours, pour qu'il nous envoie son Esprit saint. Or Dieu sem-

ble le plus souvent répondre par le silence. Dans la parabole de Lazare et du riche, ce dernier demande à Abraham que quelqu'un de chez les morts aille trouver ses frères pour qu'ils se convertissent. Mais «Abraham lui dit: «Ils ont Moïse et les prophètes: qu'ils les écoutent!» (Lc 16,29). L'une des solutions à nos détresses est donc de revenir à la Parole de Dieu, de l'écouter pour mieux l'entendre et mieux la mettre en pratique. Un conseil que nous devrions suivre en ce qui concerne notre approche du sacré et du profane.

Jésus, membre du peuple

Dans toutes les religions, cette tension entre ces deux mondes est une constante. Cela se vérifie dans le judaïsme au temps de Jésus. Pour s'approcher de Dieu, censé résider au Temple de Jérusalem, en particulier à travers les multiples sacrifices sanglants, il fallait passer par la médiation de la tribu de Lévi et surtout de la descendance d'Aaron, des spécialistes du sacré, les membres de la « caste sacerdotale ». La structure fondamentale du peuple d'Israël reposait, de fait, sur le «sacerdoce lévitique », « base de la législation donnée au peuple» (Hé 7,11). Or, quand Jésus vient au monde, il est de toute évidence un Juif: il se situe dans la culture, dans la mentalité et dans la religion des Juifs de son temps. Mais il ne fait aucunement partie de la tribu de Lévi: il est de la tribu de Juda « dont aucun membre n'a été affecté au service de l'autel » (Hé 7,13). Ainsi, si Jésus avait voulu s'approcher de l'autel des sacrifices. il aurait été instantanément mis à mort (cf. Nb 18,7).

La foi chrétienne, par contre, reconnaît en Jésus le Fils de Dieu fait chair. « En lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité » (Col 2,9). Il est l'immédiate présence de Dieu. Dès lors, la distinction entre « sacré » et « profane » est en lui abolie. Jésus est, sociologiquement et religieusement, un membre du peuple, littéralement un « laïc »! Il n'est pas un « spécialiste du sacré » selon la Loi de Moïse, il n'est pas un membre de la classe sacerdotale, mais c'est lui, et lui seul, qui ouvre le chemin pour être en communion avec Dieu. Il est le nouveau, unique et définitif Médiateur entre Dieu et les hommes. « Par lui, nous avons libre accès auprès du Père » (Ep 2,18).

Jésus est, sociologiquement et religieusement, un membre du peuple, littéralement un «laïc»! ... Mais il est le nouveau, unique et définitif Médiateur entre Dieu et les hommes.

> Il est frappant de constater que jamais le Nouveau Testament n'applique le vocabulaire «sacerdotal» au Christ, sauf la lettre aux Hébreux, qui prend toutefois un soin extrême à démontrer que le Christ exerce un nouveau sacerdoce, différent de celui dit «dans la lignée d'Aaron». Ce nouveau et unique sacerdoce est situé «dans la lignée de Melkisédeq». Dès lors, en Jésus, c'est tout le culte de l'Ancienne Alliance qui est aboli.

> La première conséquence de ce nouveau sacerdoce est d'établir une nouvelle Alliance entre Dieu et les hommes: le Christ supprime toute distance entre Dieu et les hommes et toute distance entre les hommes eux-mêmes. Une autre conséquence, c'est que jamais le Nouveau Testament n'utilise le vocabulaire « sacerdotal » pour désigner les Apôtres et les autres responsables de la communauté chrétienne. Saint Paul luimême, étant de la tribu de Benjamin, ne s'assimile en aucune manière aux «prêtres», aux «sacrificateurs» juifs.

Quid du sacerdoce des baptisés?

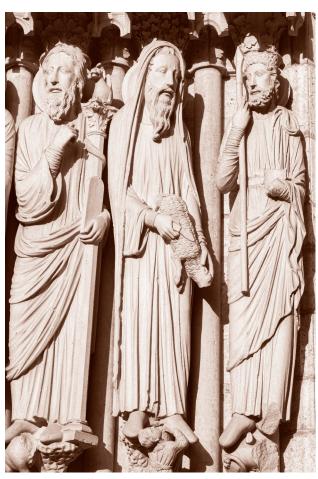
Une autre réalité surgit encore. Jésus, par le baptême, fait de tous ses disciples des membres du nouveau «peuple sacerdotal» dont il est la source. Il faut donc parler non plus d'une «caste sacerdotale» autour de Jésus, mais bien d'un «sacerdoce des baptisés ». Ceux-ci, dit saint Paul, peuvent s'offrir eux-mêmes « en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu: ce sera là votre culte spirituel» (Rm 12,1). Saint Pierre et l'Apocalypse sont, eux aussi, on ne peut plus explicites à ce sujet. Et dans la célébration du baptême, le nouveau baptisé est dit « membre du Christ, participant à sa dignité de prêtre, de prophète et de roi».

Réduire le « sacerdoce baptismal » à une pure formule n'a cependant pas de sens évidemment. Il ne suffit pas de dire ces paroles, il faut les mettre en pratique dans la vie des baptisés. Or l'histoire de l'Église a vu un progressif effacement de cette dignité baptismale. C'est ainsi que le concile de Trente (1547 à 1563) n'en parle pratiquement plus et qu'il faudra attendre les années 1960 et le deuxième concile du Vatican pour la retrouver. Par contre, l'Église a de plus en plus privilégié ce que l'on a appelé le «sacerdoce ministériel», réservant à une nouvelle « classe sacerdotale» le «pouvoir sacré» en son sein. Comment expliquer un tel «oubli» des affirmations du Nouveau Testament?

Si le «sacerdoce ministériel » n'apparaît pas dans le Nouveau Testament, la nécessité d'organiser les communautés chrétiennes s'est par contre imposée dès les débuts. Saint Paul en est déjà le témoin, qui parle « des Apôtres, et aussi des prophètes, des évangélisateurs, des pasteurs et de ceux qui enseignent. De cette manière, les fidèles sont organisés pour que les tâches du ministère soient

Mettre fin à la classe sacerdotale

Cathédrale Notre-Dame de Chartres. Sculptures du portail Nord. Moïse, Aaron et Samuel ou le roi David © Philippe Lissac / Godong accomplies et que se construise le corps du Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous ensemble à l'unité dans la foi et la pleine connaissance du Fils de Dieu, à l'état de l'Homme parfait, à la stature du Christ dans sa plénitude » (Eph 4,11-13). Paul mentionne aussi des «épiscopes et des diacres » et il demande à Tite « d'établir dans chaque ville, en Crète, des



Anciens » (Tt 1,5). Le mot Ancien - en grec presbuteros - donnera le mot prêtre. Saint Pierre y a recours (1 P 5,1) mais, dans ce vocabulaire, il n'y a nulle trace d'une quelconque «sacerdotalisation» ou «sacralisation» des divers ministères. Il n'y a encore aucune distinction entre un «clergé » et des « laïcs ».

C'est dans le tournant des années 180-260 qu'on la voit apparaître, faisant des ministres chrétiens un ordre à part, avec une «sacerdotalisation» du rôle de l'épiscope et, de fait, une sorte de re-judaïsation de ces ministères sur le mode lévitique, en particulier de la classe sacerdotale des «prêtres» juifs qui officiaient au Temple de Jérusalem. C'est surtout avec saint Cyprien (v. 200-v. 258) que sera faite la référence au système lévitique et sacerdotal de l'Ancien Testament.

Une histoire de pouvoir

Non seulement cela ne changera plus, mais cela se durcira peu à peu, avec la constitution d'une nouvelle «classe sacerdotale» qui confisquera le pouvoir d'assurer le contact avec Dieu, et le retour à une sacralisation des ministères ordonnés. La séparation sera de plus en plus nette entre les «clercs» et les «laïcs», ces derniers étant réduits à l'état de «consommateurs obéissants des biens spirituels».

Ainsi les «ministres» sont dits «sacrés» et mis au-dessus du «peuple». Une telle organisation trouve son apogée dans les déclarations du pape Léon XIII et surtout de Pie X dans l'encyclique Vehementer nos (1906): «L'Écriture nous enseigne, et la tradition des Pères nous le confirme, que l'Église est le corps mystique du Christ, corps régi par des pasteurs et des docteurs, société d'hommes, dès lors, au sein de laquelle des chefs se trouvent qui ont

de pleins et parfaits pouvoirs pour gouverner, pour enseigner et pour juger. Il en résulte que cette Église est par essence une société inégale, c'est-à-dire une société comprenant deux catégories de personnes, les pasteurs et le troupeau, ceux qui occupent un rang dans les différents degrés de la hiérarchie et la multitude des fidèles. Et ces catégories sont tellement distinctes entre elles que dans le corps pastoral seul résident le droit et l'autorité nécessaire pour promouvoir et diriger tous les membres vers la fin de la société; quant à la multitude, elle n'a pas d'autres devoirs que celui de se laisser conduire et, troupeau obéissant, de suivre ses pasteurs.»

L'Église ce faisant s'est bien éloignée de la Parole du Nouveau Testament! Ni saint Paul ni saint Pierre n'auraient pu signer un tel document. Elle a mis entre parenthèses, dans sa vie concrète, une autre manière de comprendre le rôle des responsables de la communauté chrétienne, celle de la «lignée pastorale», pourtant fondamentale dans toute l'Écriture. Certes le vocabulaire a gardé le style « pastoral », mais sans en tirer les conséquences.

Dans l'Ancien Testament déjà, Dieu, en effet, se déclare être le pasteur, le berger de ses brebis, de son peuple; Jésus se situe dans cette lignée, se disant le Bon Pasteur; puis Pierre, à son tour, reçoit de Jésus la responsabilité d'être le pasteur des brebis du Christ (Jn 21,15-17); et il dit ensuite aux Anciens: «Soyez les pasteurs du troupeau qui vous est confié» (1 P 5,2). Il y a là une volonté explicite de Dieu d'instituer des « pasteurs », des « bergers » - et non pas des membres sacrés d'une caste sacerdotale - pour conduire son peuple vers le Royaume.

Un service de communion

Or un pasteur n'existe pas sans un troupeau. Et c'est le Christ qui est le modèle indépassable de ce ministère. C'est à partir de lui que les pasteurs doivent comprendre et vivre leur service. Comme Jésus, le pasteur connaît ses brebis, d'une connaissance enracinée dans l'amour du Père. C'est un service de communion autour du Christ. Le pasteur n'est pas le propriétaire des brebis, mais le serviteur des brebis du Christ. Il n'est pas institué «maître» des brebis, avec tous les pouvoirs sur elles. Il doit résister de toutes ses forces à la tentation du pouvoir, en particulier à sa forme la plus dangereuse et pernicieuse, celle du pouvoir sur les consciences.

Le pasteur est au service de la Parole de Dieu, nourriture des brebis. Il doit donc la connaître lui-même et essayer de s'en nourrir et d'en vivre. Baptisé, participant pleinement à la vie des baptisés, il doit surtout être inséré dans une communauté, en être membre à part entière et non pas séparé d'elle, encore moins « audessus » d'elle. Le pape François aime dire que le pasteur doit « sentir l'odeur des brebis ».

Revoir le recrutement

Si nous voulons être fidèles à l'invitation de la lettre aux Hébreux - « Nous devons prendre au sérieux le message entendu, si nous ne voulons pas aller à la dérive » (Hé 2,1) un changement extrêmement important doit être accompli dans la vie de l'Église et dans sa «gouvernance ». En effet, le concile de Trente. en réaction au mouvement de Luther et du protestantisme, a privilégié d'une manière exclusive le rôle « sacerdotal », « sacralisé » des prêtres. Pour mettre cela en pratique, il a officialisé les «séminaires» - des lieux de formation sérieuse, sans doute, mais des lieux fermés, de sé-

Mettre fin à la classe sacerdotale

paration - pour préparer les « ministres ordonnés » à leur tâche « sacrée ». Cela a donné beaucoup de fruits de générosité et de sainteté, mais cela a aussi contribué à l'isolement de la nouvelle « caste sacerdotale », avec la terrible tentation du pouvoir spirituel et d'être au-dessus du « peuple ». On voit les dérives qui ont pu en être la conséquence.

Avec Vatican II, cela aurait dû changer. Privilégier le rôle pastoral des ministres de l'Église va au-delà des questions de vocabulaire. C'est envisager une nouvelle manière de recruter les ministres et de les former. Il s'agit de désigner des pasteurs d'une communauté. Il serait donc normal que, d'une manière ou d'une autre, la communauté soit partie prenante de cette désignation. Chaque communauté devrait porter le souci de trouver les pasteurs dont elle a besoin, de repérer parmi ses membres ceux qui manifestent des qualités de vie et d'engagement dans la lumière de l'Évangile, de les appeler, de les suivre pour qu'ils reçoivent une formation adéquate et de les présenter à l'évêque (par l'imposition des mains, l'Esprit saint leur est donné pour qu'ils exercent sacramentellement ce service pastoral, au nom du Bon Pasteur).

Ainsi le « prêtre » serait comme un bon pasteur qui connaît ses brebis, qui partage leur vie, qui les rassemble autour de la Table de la Parole et de la Table du Pain eucharistique. Il ne serait pas pris au berceau (comme c'était le cas dans les « petits séminaires »), ni nécessairement choisi parmi de jeunes hommes qui se sentiraient attirés, appelés intérieurement par l'Esprit, mais souvent sans un lien fort avec une communauté baptismale. Ce prêtre pourrait, bien sûr, être marié, homme ou femme, et même, en partie, garder son travail professionnel, tout comme le faisait saint Paul.

En fidélité à la Parole

Ce serait là un vrai retour à la pratique paulinienne, dans la fidélité à la Parole de Dieu, et non pas à l'Ancienne Alliance. Cela modifierait les conditions de l'exercice du ministère pastoral et permettrait, sinon d'éviter totalement des dérives, du moins d'éviter des solitudes et surtout un recours à un « pouvoir sacré ». Les communautés chrétiennes n'en seraient que plus fortifiées dans la fidélité à leur baptême.

Tout cela, bien sûr, s'enracine dans une plus juste compréhension du «sacré», radicalement transformé par le Christ. Cela entraînerait d'énormes conséquences, en particulier dans la compréhension du sacrifice du Christ et de l'eucharistie. C'est toute la vie de l'Église qui est concernée. Nous pouvons espérer que ce sera là un domaine capital de l'immense travail qui attend le prochain Synode voulu par le pape François. Ce «chemin ensemble » pourrait contribuer à une nouvelle évangélisation, pour donner une couleur vraiment évangélique à l'Église.■

Scanner d'une réforme

Claude Ducarroz, Fribourg prêtre

ÉGLISE

Une jungle administrative et juridique! C'est l'impression que laisse, de prime abord, la lecture des 250 articles de la Constitution apostolique *Praedicate evangelium* promulguée par le pape François le 19 mars 2022. Plus sérieusement, il s'agit d'un document important consacré à la réforme de la Curie romaine « dans son service à l'Église et au monde ». Une gestation très longue, et probablement une naissance compliquée!

Prévôt émérite du Chapitre cathédral de Fribourg, Claude Ducarroz a dirigé l'École de la foi et est engagé dans le Groupe des Dombes. Il a nombre d'articles et d'ouvrages à son actif. Il est notamment co-auteur de Prêtres... Et Demain? (Saint-Augustin 2019: cf. recension in choisir n° 693, p. 77). cducarroz. blogspot.com

Après la «renonciation» du pape Benoît XVI (11 février 2013), la réforme de la Curie romaine s'est aussitôt imposée au calendrier du futur pape. Les cardinaux en conclave n'ont pas mangué d'y consacrer de larges tranches de discussion animée. Élu dans cette conjoncture (13 mars 2013), le nouveau pape François a bien compris le message. Il a aussitôt constitué un conseil spécial de cardinaux (13 avril 2013) pour l'assister dans cette délicate mission. Quarante sessions plus tard, le fruit de cette laborieuse maturation vient au jour de l'Église. Il faut s'en réjouir. Encore convient-il d'ausculter attentivement les espérances de vraie réforme qu'il contient.

Synodalité, s'il vous plaît

Le ton est donné par le titre très significatif Praedicate evangelium. Oui, tout l'organisme complexe de la Curie romaine ne doit répondre finalement qu'à une seule mission: annoncer l'Évangile, par l'Église et dans le monde d'aujourd'hui. Cette priorité absolue est régulièrement rappelée tout au long du texte. Elle devient évidente quand on observe que le dicastère dédié à l'évangélisation est cité en premier et présidé - lui seul - par le pape en personne au titre de préfet. Un signe fort. Cette évangélisation comporte elle-même des priorités très parlantes: la miséricorde conjointe avec le soin à prodiquer aux plus pauvres et souffrants. Tel est le programme de la conversion en cours dans l'Église entière.

Pour réaliser cette mission de communion, la Curie romaine se met au service du Pontife romain mais aussi des Églises particulières, très souvent mentionnées. La Curie ne doit pas être un État dans l'État au Vatican, mais un ministère tout dévoué à la catholicité de l'Église qui passe, entre autres, par les évêques dispersés à travers le monde. C'est l'esprit de synodalité cher au pape François, qui précise encore que le pape et les évêques forment un seul corps épiscopal et que la Curie romaine ne doit jamais s'interposer entre eux (n° 8). La synodalité n'est-elle pas «la marche commune du troupeau de Dieu sur les chemins de l'histoire vers le Christ Seigneur» (n° 4)?

Dès lors la Curie doit étudier les problèmes les plus graves « toujours en accord et dans le respect des compétences des Églises particulières » (n° 21). La logique pastorale doit toujours l'emporter sur la logique administrative, grâce aux décentralisations nécessaires et avec l'attention due aux diversités légitimes des Églises locales ou régionales. D'ail-

Scanner d'une réforme

leurs, après cinq ans de service au sein de la Curie romaine, ses « fonctionnaires » sont invités à retourner à la pastorale dans leurs diocèses (n° 17). Le lien avec les périphéries de l'Église est bien mis en évidence: il faut tenir compte des avis des conférences épiscopales, il faut les suivre avec diligence et sollicitude, dans un esprit de dialogue franc et fraternel. Même le dicastère de la doctrine de la foi est invité spécialement à dialoguer avec les auteurs qu'il viserait par ses démarches de discipline (n° 73).

Et les laïcs?

Qu'en est-il de la place des laïcs dans cet organigramme si complexe? Elle reste encore modeste, mais elle est opératoire à l'un ou l'autre virage significatif. Les laïcs sont partie prenante institutionnelle de la réforme: il faut prévoir leur participation, même dans des rôles de gouvernement et de responsabilité, car leur présence est indispensable (n° 10); tout fidèle, selon sa compétence et sa fonction, peut présider un département ou un organe (n° 12,5); quelques fidèles laïcs peuvent s'ajouter aux membres des institutions curiales (n° 15); les membres du peuple de Dieu doivent être associés au processus de nomination des évêques (n° 105).

En résumé: ne devrait-il pas y avoir partout, dans les instances de la Curie, une présence active de laïcs - hommes et femmes - au titre de leurs expériences et de leurs bons conseils? À fortiori dans les dicastères voués à la famille (n° 128), au social et à la formation? Aucun laïc n'est prévu dans le Tribunal suprême, extrêmement clérical (n° 195), mais ils sont bien présents - heureusement! - dans les organismes économiques (n° 206). Voilà qui rassure!

Et les femmes, me direz-vous? On sait combien le pape François est convaincu qu'il faut leur accorder une place plus importante dans la vie et l'organisation de l'Église. Dans ce document sur la réforme de la Curie, elles sont presque ignorées « comme telles », mais on peut supposer qu'elles sont incluses dans la notion

Praedicate
evangelium insiste
sur le devoir pour
la Curie de servir
les évêques.
Photo: Rome
2018, Synode
des évêques.
© Antoine Mekary /
Godong



de «laïcs». Cela va sans dire? C'est encore mieux en le disant ... et en le faisant. Le pape a déjà nommé plusieurs femmes dans les dicastères de la Curie, comme c'est le cas dans l'organe consacré au développement humain intégral (n° 164) et au secrétariat du synode des évêques.¹ Il est aussi rappelé (n° 131) que le dicastère pour les laïcs doit approfondir la réflexion pour développer «des modèles de rôle de direction pour les femmes en Église». On attend avec impatience!

Et les fameuses périphéries humaines? On repère une attention bienveillante à l'égard des personnes expérimentant des ruptures dans le mariage (n° 137) ou impliquées dans l'avortement (n° 138). Musulmans, juifs et non-croyants ne sont pas oubliés ... brièvement. Et l'œcuménisme? Est-il pris en compte comme une dimension de toute la vie de notre Église? Évidemment, il figure dans le dicastère consacré à promouvoir l'unité des chrétiens, mais c'est encore un minimum: oui à la collaboration d'experts (n° 143) et à l'invitation d'observateurs ou « délégués fraternels» d'autres Églises pour les événements importants de l'Église catholique (n° 144). On aurait pu s'attendre à mieux voir émerger ailleurs une véritable collaboration œcuménique dans les dicastères majeurs, au titre d'information et de conseil bienvenus.

Prophétique? En tout cas volontaire

En résumé, on sent aussi un souci de modernisation dans la réforme des structures économiques et des instances de justice. Plus de professionnalisme, plus d'insistance sur la pastorale, plus de transparence aussi. Mais il ne faut pas en conclure que le document *Praedicate evangelium* est un manifeste prophétique. Il précise les fonctionnements, il rappelle op-

portunément les missions, il ouvre à davantage d'universalité, il traite de quelques sujets délicats (par ex. les abus, la rigueur financière).

Il appartiendra sans doute au prochain Synode (2023), après large consultation des bases ecclésiales, de lancer de nouvelles réformes plus fondamentales. On peut l'espérer. Elles équilibreront mieux la distribution des responsabilités entre la centrale romaine et la juste autonomie ecclésiale des régions et continents. Elles oseront peut-être aborder de manière plus libre et plus apaisée la question lancinante (du moins en Occident latin) des ministères ordonnés ou institués.

Relevons une espérance: un dicastère est chargé d'évaluer et d'approuver les propositions d'établissement de nouveaux ministères et charges ecclésiastiques à confier aux laïcs selon les besoins des Églises particulières (n° 133). La pratique synodale d'écoute du peuple de Dieu et de respect des diversités devrait peu à peu imprégner les pratiques d'autorité, pour aboutir à une Église de meilleure communion universelle et à une pastorale de plus fraternelle proximité, libérée de tout cléricalisme.

On sent chez le pape François une volonté de maintenir et même accentuer le rayonnement de l'Église dans le monde tel qu'il est, avec ses urgences d'engagement pour la dignité humaine, la solidarité avec les pauvres et la promotion de la paix, toutes valeurs profondément évangéliques. Sans tomber dans la mondanité, évidemment, mais en gardant l'identité et la fécondité du levain de l'Esprit en l'insérant courageusement dans la pâte humaine.

¹ Cf. **Bénédicte Lutaud**, « Vatican, les femmes dans l'ombre des papes », in *choisir* n° 703, avril-juin 2022, pp. 51-54 (n.d.l.r.).

Les catholiques de la Tradition et la tentation de la sécession

Jean-Louis Schlegel, Paris sociologue des religions

ÉGLISE

On a pu croire un moment qu'avec son motu proprio Traditionis custodes de juillet 2021, qui annulait, pour faire bref, les facilités accordées par Benoît XVI en 2007 pour célébrer la messe en latin, le pape François allait rallumer les tentations sécessionnistes des catholiques de droite, traditionalistes, identitaires ou conservateurs. Pourquoi tant de fureur, voire de haine serait-on tenté de dire, de la part de catholiques de France à l'encontre de François?

Philosophe, traducteur et ancien directeur au Seuil, Jean-Louis Schlegel a occupé pendant une trentaine d'années des fonctions de direction à la revue Esprit. Spécialiste des recompositions contemporaines du religieux, il vient de co-publier, avec Danièle Hervieu-Léger, Vers l'implosion? Entretiens sur le présent et l'avenir du catholicisme (Seuil 2022).

À vrai dire, de ce côté, on ne l'aimait déjà pas avant, depuis son élection en 2013 quand il a remplacé le pape démissionnaire Benoît XVI - qu'ils portaient aux nues. L'infériorité intellectuelle (prétendue) de François par rapport à Benoît a vite fait partie des évidences sur les réseaux «tradis». Les signaux de méfiance, voire de dédain et de rejet, les dénonciations de son mauvais caractère et de ses sautes d'humeur, etc. n'ont pas manqué depuis.

Ceux qui connaissent un peu cette «tradition» ne sauraient s'en éton-

ner: elle ne craint pas la violence, physique ou verbale, contre ses adversaires. Désormais dominent sur les réseaux sociaux, outre l'accablement, l'hostilité ouverte et la fureur de ces chapelles traditionnalistes contre un pape qui, à les en croire, est décidé à leur faire une guerre personnelle pour les faire rentrer dans le rang de l'Église conciliaire. Ils se présentent comme des victimes incomprises d'une « cruauté » imméritée de la part d'un méchant notoire ; ils protestent de leur fidélité exemplaire à la règle de foi et aux exigences morales de l'Église, alors que d'autres (les conciliaires libéraux qui en prennent et en laissent...) feraient n'importe quoi.

Conversions contre réformes

Même si leur sincérité n'est pas en cause, les réactions de beaucoup ont pour effet paradoxal de largement confirmer la justesse de la décision de François: loin de réunir les catholiques dans l'assentiment au Concile, la permission élargie de Benoît XVI a non seulement conforté les traditionalistes dans le rite extraordinaire, mais les a encouragés dans la construction d'une Église catholique bis en quelque sorte. Une Église qui refuse définitivement une grande part de l'esprit de Vatican II, mais qui profite du cadre large et accueillant de la grande Église pour développer ses doctrines théologiques, morales et sociales.

Il y a là une inversion par rapport aux catholiques dit «d'ouverture», «conciliaires», etc. Malgré des transgressions localisées (eucharisties célébrées sans prêtre, ordinations ici ou là de femmes), il ne s'agit pas pour ceux-ci de créer une autre Église, une Église parallèle avec ses rites propres ou extraordinaires, ni a fortiori une Église schismatique. Il s'agit que la grande Église engage des réformes vitales pour son avenir,



Messe pontificale pour le 25° anniversaire de Notre-Dame de Chrétienté, Versailles 2007, présidée par Mgr Bernard Fellay, Fraternité Saint Pie X © Philippe Lissac / Godong

car on peut, à bon droit selon eux, voir dans la crise actuelle de l'institution la conséquence directe d'un système verrouillé, allergique à tout changement, uniquement préoccupé par le maintien et la conservation, n'innovant que ... dans la restauration de l'ancien. Pour ces catholiques, la crise de l'Église ne vient pas de ce qu'elle aurait trop et trop brutalement «réformé», mais du fait que les réformes pratiques, absolument exigées durant les temps de l'après-Concile, n'ont jamais vu le jour... Notons d'ailleurs la différence de vocabulaire: là où les conciliaires incriminent l'absence de réforme - un mot certes dissonant depuis le XVI^e siècle dans l'Église catholique -, les tradis en appellent invariablement à la conversion personnelle, à la prière plus instante, au mot de Bernanos selon lequel l'Église manque avant tout de saints...

Une tradition très politique

S'il s'agissait uniquement d'une discorde religieuse autour d'un rite,

l'ouverture de Benoît XVI en juillet 2007 (motu proprio Summorum Pontificum qui facilitait la célébration du rite dit « extraordinaire » de la messe en latin) aurait peut-être eu du sens. Mais c'était là faire preuve de naïveté, en tout cas pour la France où non seulement l'intégrisme (représenté par la Fraternité Saint Pie X fondée par Mgr Lefebvre, schismatique depuis 1988), mais nombre de catholiques de la Tradition (comme ils aiment à dire), en particulier leurs penseurs et leurs leaders, sont aussi les héritiers d'un long héritage politico-religieux ou théologico-politique: celui de la tradition contre-révolutionnaire.

Pour celle-ci, la Révolution est ellemême fille de la Réforme de Luther, de l'esprit de libre examen subjectif né avec Descartes, et bien sûr des Lumières anti-religieuses. Et pour les «tradis» contemporains, elle est ainsi mère d'une idéologie délétère et destructrice: le libéralisme sous toutes ses formes, théologique et philosophique, politique et cultu-

Les catholiques de la Tradition et la tentation de la sécession

rel... Toutes les erreurs des deux derniers siècles (y compris le communisme athée) ont, d'une manière ou d'une autre, partie liée avec une liberté anarchique de l'esprit issue de la Révolution, qui nie la loi et les droits de Dieu. D'où les sympathies de beaucoup de ces catholiques de tradition pour le système monarchique ou les politiques favorables à la loi religieuse (catholique), et en fin de compte pour le rôle irremplaçable de l'autorité partout (la famille, l'école, l'armée, la vie publique, l'entreprise...). Du reste, les traditionnalistes rappellent que ce choix a été celui de l'Église entière jusqu'à Vatican II. Elle est, disent-ils, devenue infidèle à ce passé « millénaire» qu'eux-mêmes, les vrais fidèles, maintiennent contre vents et marées...

Cette fidélité a pourtant été à l'origine de nombreux choix politiques que l'Église a chèrement payés: soutien à Napoléon III (oublié aujourd'hui, mais si furieusement dénoncé par Victor Hugo par exemple), campagne antisémite virulente lors de l'affaire Dreyfus dans les journaux catholiques, refus de la séparation de l'Église et de l'État en 1905, entichement puissant pour le nationalcatholicisme de Charles Maurras, adhésion à Vichy pendant la Seconde Guerre mondiale, opposition à la décolonisation et choix de l'Algérie française - toujours au nom de la civilisation chrétienne à défendre et à maintenir. Mgr Lefebvre et sa galaxie étaient imprégnés de ces idées, et une partie de leurs héritiers le sont toujours, même si c'est à des degrés divers.

Charles Maurras, le retour!

Le précédent le plus proche de ce qui se passe aujourd'hui est celui des réactions à la condamnation de l'Action française et des doctrines de Maurras en 1926 par Pie XI: même incompréhension par rapport à une décision pontificale, même tentation d'une partie des catholiques concernés de faire sécession ou d'en découdre avec le Magistère de l'Église. Sauf qu'aujourd'hui un facteur paradoxal et inattendu s'ajoute à l'équation: les catholiques traditionnalistes trouvent dans la société politique et civile un soutien de la part d'« anti-François » auxquels insupportent sa défense des immigrés et des pauvres, d'une fraternité sans frontières ou de la «maison commune» Terre à préserver, ou encore ses critiques de la mondialisation destructrice.

On assiste même à l'appui improbable au passé catholique par des gardiens du patrimoine qui ne craignent ni le ridicule ni l'imposture, tel Michel Onfray, nouveau croisé de la messe en latin contre François. Le candidat aux présidentielles 2022 Eric Zemmour a aussi cru un moment avoir trouvé dans la défense du patrimoine catholique de la France le graal d'une campagne réussie, avant de redescendre inexorablement dans les sondages face à son adversaire Marine Le Pen, qui préfère défendre, face à l'Islam et l'islamisme, la laïcité française plutôt que sa tradition catholique (ainsi que... le pouvoir d'achat!).

À leur insu ou de leur plein gré, tous les défenseurs de ce passé naviguent du côté du nationalisme maurrassien, dont le catholicisme est une pièce importante. Dans cet air du temps de nouveau favorable à cette doctrine (fût-ce sans le savoir), des médias divers jouent aussi leur partition, ainsi que des grands patrons toujours séduits par la prière fervente ... quand elle a lieu en soutane. Eric Zemmour l'a dit explicitement: non au Christ (je traduis: on n'a pas besoin de ce trublion qui prônait l'accueil de l'étranger...), oui au christianisme (qui s'opposerait au « grand remplacement » des chrétiens par les musulmans en Europe, annoncé en 2011 par l'écrivain Renaud Camus). Recule ou disparaît ainsi la foi au Christ de l'Évangile; vient ou revient le génie civilisationnel (esthétique, culturel, cultuel) et politique (national, identitaire) de l'Europe chrétienne.²

Le «souvenir dangereux» de la croix

Ni les catholiques traditionnalistes ni leurs amis n'ont l'habitude du retour sur soi. Ils en auraient pourtant grand besoin. Dans les accusations des premiers contre François, revient souvent le «sacrilège», l'acte «idolâtre » commis par le pape quand il a béni, au moment du synode sur l'Amazonie en 2019, des statuettes de la Pachamama, la « déesse-terre » des Andins. Mais eux-mêmes, conformément à leur monde de certitude, ne s'interrogent jamais sur l'idole de la messe en latin, qu'ils ont construite de toute pièce comme «éternelle» alors que sa mise en forme ne date que du XVIe siècle, avant de subir encore des changements ultérieurs.

L'idée ne les effleure pas qu'il pourrait y avoir aussi dans l'Église une «Tradition du nouveau». Or, si on y regarde bien, c'est elle qui est plutôt en panne aujourd'hui, qui étouffe sous l'exaltation effrénée du patrimoine chrétien ou des «valeurs chrétiennes» à conserver (à mettre en conserve?) dans une Europe où la foi au Christ et le sacrement du frère (de tout frère humain) rappelé dans la «fraction du pain » sont en recul.

Les catholiques de la Tradition, «intégristes » durs ou «traditionalistes » plus modérés, insistent volontiers, on le sait, sur le «sacrifice de la messe », ou sur la messe comme « sacrifice », bien plus que sur la «fraction du pain» ou le «repas du Seigneur» (la Cène). Il s'agit là encore d'une dérive théologique, donc nullement d'un fait d'origine, dont le fondement scripturaire (dans la lettre aux Hébreux) est fortement contesté par nombre d'exégètes et de théologiens, qui ne sont pas pour autant des révolutionnaires en rupture avec la Tradition...

Au fond, les intransigeants de la messe en latin oublient surtout un détail essentiel: à l'origine du christianisme, bien avant la «messe en latin», il y avait le «souvenir dangereux» 3 et gênant d'une croix réelle, ni cultuelle ni culturelle ni esthétique, «scandale pour les juifs» mais aussi (sans doute plus que jamais aujourd'hui) «folie pour les païens» (1 Corinthiens 1,23).

¹ Est-il besoin de dire qu'il ne s'agit en aucun cas d'oublier ce passé et de ne pas en éprouver plaisir, joie et fierté? Ce qui n'est pas admissible, c'est son instrumentalisation « contre » d'autres, dans des combats douteux.

² Cf. Johann Baptist Metz, La foi dans l'histoire et dans la société. Essai de théologie fondamentale et pratique, tr. de l'all. par Paul Corset et Jean-Louis Schlegel, Paris, Cerf 1979, 270 p.

La spiritualité sans attache religieuse

Jean-François Mayer, Fribourg directeur fondateur de l'Institut Religioscope

RELIGIONS

Depuis les années 80, en Occident, la spiritualité ne trouve plus nécessairement son ancrage dans les organisations religieuses. Ce mouvement «hors religion» n'a cessé de prendre de l'ampleur. C'est ainsi qu'au XXI^e siècle, il affiche des expressions à la fois plus individualistes et plus universalistes, dépassant les sentiments d'appartenance.

Jean-François Mayer est un spécialiste des facteurs et développements religieux dans le monde contemporain, auxquels il a consacré nombre d'articles et une dizaine d'ouvrages. Il a été responsable, de 1987 à 1990, d'un projet de recherche dans le cadre du PNR 21 -Pluralisme culturel et identité nationale - du Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Dans les années 1980, lors d'enquêtes de terrain sur les « nouveaux mouvements religieux », je notais la réticence de nombre d'entre eux face à l'adjectif « religieux », tandis qu'ils acceptaient presque tous d'être qualifiés de « spirituels ». Cette préférence en disait long sur leur perception des religions traditionnelles et sur les attentes du public auquel ils s'adressaient. Celui-ci était en quête de réponses en dehors d'institutions supposées étroites ou dépassées.

Ces enquêtes révélaient aussi que la plupart des chercheurs de sens hors des sentiers battus ne rejoignaient aucun mouvement: à travers des lectures, des pratiques personnelles ou des séminaires, ils témoignaient d'aspirations dans lesquelles se mêlaient bien-être et spiritualité libre, s'abreuvant à de multiples sources. À l'enseigne de la spiritualité s'affirmait ainsi l'idéal d'une expérience intérieure sans recours aux autorités religieuses traditionnelles ou à toute forme organisée de croyance.

D'autres chercheurs rencontraient eux aussi toujours plus de personnes sans affiliation religieuse, mais ouvertes à une dimension spirituelle. Ils observaient une dissociation entre les notions de religion et de spiritualité, sur fond de sécularisation, de déception envers les institutions et de détachement par rapport aux pratiques religieuses classiques.1 Ainsi se popularisa l'étiquette de spiritual but not religious (SBNR),2 catégorie à laquelle le Pew Research Centre estimait en 2017 pouvoir assigner environ un quart de la population américaine adulte.3

Quand l'alternatif devient populaire

Dans un contexte de déclin des institutions religieuses et d'un pourcentage important de croyants « distanciés », ce qui paraissait représenter au départ une « spiritualité alternative » s'est élargi pour devenir une « spiritualité populaire », dont certains aspects trouvent aussi un écho au sein de publics religieux classiques, comme l'a relevé Hubert Knoblauch. 4

À l'heure d'une dilution des appartenances religieuses, les déclinaisons de la spiritualité vont jusqu'à la «spiritualité laïque» ou même la «spiritualité athée». Le philosophe André Comte-Sponville se plaît à souligner que l'athée n'est pas étranger à la vie spirituelle (au sens de vie de l'esprit) et que des formes de sagesse philosophique peuvent être considérées comme des spiritualités sans se trouver associées à une croyance à une divinité ou à une religion telle que la conçoit l'Occident.

Le besoin d'expérience

Traditionnellement, les concepts de religion et de spiritualité sont liés. L'important Dictionnaire de spiritualité, publié en 24 volumes par les éditions Beauchesne de 1932 à 1995 et récemment réédité, s'appuyait sur le riche héritage chrétien, tout en incluant des articles sur des figures hindoues ou musulmanes. Les auteurs de ce Dictionnaire n'ignoraient pas l'importance de la spiritualité comme réponse au besoin d'expérience, comme le montrent les commentaires du jésuite Paul Lamarche à l'occasion de la parution du dernier volume

«La réflexion chrétienne, encadrée et limitée par une théologie dogmatique en grande partie déductive et obligatoire, avait besoin d'un nouveau souffle. Voici que la spiritualité, fondée en même temps sur l'expérience et sur la liberté qui président à l'invention des divers chemins conduisant à Dieu, renouvelait toutes les questions. (...) Progressivement, toute une part de la vie et de la réflexion chrétiennes, que la doctrine avait essayé d'annexer et de codifier, se trouvait à juste titre revendiquée par la spiritualité. Ce domaine de la liberté chrétienne.

Les auteurs du *Dictionnaire de spiritualité* n'ignoraient pas l'importance de la spiritualité comme réponse au besoin d'expérience.

où chacun, éclairé par la foi chrétienne, est invité à inventer son chemin, est un terrain d'expérience concrète, où il est possible de rencontrer toutes les personnes de bonne volonté en recherche d'humanité et de spiritualité. »⁵

Ces remarques sur les convictions qui animaient les promoteurs du Dictionnaire quelques décennies plus tôt semblent jeter un pont vers les nouvelles quêtes de spiritualité. Mais celles-ci ne sont pas touiours enclines à saisir cette main tendue. Rédacteur en chef de Spuren, un magazine suisse alémanique «pour la nouvelle conscience» lancé en 1986. Martin Frischknecht invite à cesser de confondre les religions et leur fonctionnement avec la spiritualité, en procédant à un renversement de perspective: «La religion est une excroissance parasitaire qui vit de la spiritualité et non le contraire. »6

Sources et ressources

Les quêtes spirituelles contemporaines détachées d'une tradition spécifique ne sauraient pourtant ignorer ce que les religions ont transmis. Elles y font appel de façon sélective et affinitaire, privilégiant certains textes et auteurs associés à une approche mystique. Réfléchissant à l'attrait exercé par le célèbre soufi Rumi sur les «SBNR», un spécialiste du soufisme reconnaît que des textes de Rumi mettent en effet en contraste la perception mystique intuitive avec les règles d'une religion, mais il ajoute qu'on ne saurait méconnaître la valeur préparatoire de la pratique religieuse ni oublier qu'un Rumi appelait à la nécessité du maître spirituel plus qu'à la recherche d'un sentiment de paix intérieure à travers une pratique individualiste.7

Une spiritualité sans attache pouvant se modeler individuellement, il est difficile d'identifier des traits communs. En 2005, Knoblauch relevait l'orientation de la «spiritualité» vers des expériences subjectives, volontiers interprétées à travers le prisme de traditions non hégémo-

La spiritualité sans attache religieuse

niques en Occident (orientales, mystiques, etc.). La prise de distance envers les dogmes et les institutions laissait la place à l'autonomie de l'individu dans le domaine spirituel.⁸ Celui-ci n'est pas seul pour autant ni replié sur lui-même socialement. L'individualité s'accompagne d'un sentiment d'universalité à travers le dépassement des appartenances.⁹

L'absence des rites proposés par les religions constitue de moins en moins un handicap à l'heure où se multiplient les «conseillers en rituels» qui offrent des cérémonies sur mesure. De nombreuses ressources viennent soutenir les démarches spirituelles indépendantes et leur conférer une légitimation sociale par leur popularité même. L'application de méditation *Petit BamBou*, lancée par deux Français en 2015 et

L'absence des rites proposés par les religions constitue de moins en moins un handicap à l'heure où se multiplient les «conseillers en rituels» qui offrent des cérémonies sur mesure.

arborant un dessin de souriant moine bouddhiste comme image de marque, compte des millions d'utilisateurs. Lâcher prise, sexualité, travail, harmonie, deuil, alimentation et ainsi de suite: rien ne manque à la panoplie des programmes proposés. Même les assureurs maladie s'y mettent. En Suisse, Helsana propose son application de méditation:

«Maîtriser la crise du coronavirus grâce à la méditation... La méditation vous permet de retrouver votre paix intérieure.»¹⁰

Sonia Sikka met cependant en garde contre le risque de projeter une représentation de ce que devrait être la religion en réduisant la spiritualité individualisée à un simple shopping spirituel et au butinage dans une quête de bien-être. Le bricolage est une réalité, mais certains chercheurs spirituels sont engagés dans une démarche religieuse critique (aussi par rapport à la prolifération d'offres spirituelles), sans que l'aboutissement nécessaire soit l'adhésion à une religion organisée. 11

Essai de typologie

Dans le livre qu'elle a consacré à leurs croyances, Linda Mercadante distingue cinq types de SBNR. Elle nomme le premier celui des «dissidents », qui se mettent à l'écart des institutions religieuses en raison d'expériences négatives ou de divergences théologiques. Le second groupe est le plus nombreux: les « occasionnels », qui ne mettent pas la spiritualité au centre de leurs vies, n'ont pas de fortes préoccupations théologiques, ont souvent eu une faible socialisation religieuse s'ils sont jeunes, recourant à des pratiques religieuses ou spirituelles quand ils en ressentent le besoin. Au contraire, les «explorateurs» accordent une grande importance à la spiritualité, mais se comportent en touristes qui cherchent toujours quelque chose de nouveau sans avoir l'intention de se fixer quelque part. Les «chercheurs», pour leur part, persévèrent dans la quête d'un foyer spirituel, mais le plus souvent sans le trouver - ils représentent un modeste pourcentage du total. Enfin le cinquième type est celui des «immigrants», qui ont trouvé un nouveau fover spirituel mais peinent à s'y intégrer, car ils restent attachés à leur indépendance et à leur refus du dogmatisme.¹² Ce n'est pas la seule typologie possible, mais elle aide à envisager la variété des approches.

Dans son « guide pour créer une spiritualité personnelle dans un monde séculier», Thomas Moore raconte qu'il aime pousser les portes d'une église pour aller s'y recueillir dans une pénombre tranquille et apaisante. Le monde a besoin de tels lieux, mais ils peuvent dresser une frontière entre le sacré et le séculier, écrit-il. « Dans votre propre religion, vous pouvez quérir la fracture entre le sacré et le séculier, votre vision spirituelle et votre vie quotidienne. (...) Vous pouvez discerner le sacré dans le séculier, ou mieux profiter de la vie quotidienne à cause de votre vision spirituelle. »13 Le choix de modalités individualisées et détachées des institutions pour se recentrer et donner un supplément d'âme à la vie quotidienne semble ainsi s'inscrire sans friction dans la continuité d'un environnement sécularisé et pluraliste, tout en cultivant un sentiment de liberté et de dépassement des bornes religieuses par la référence à une spiritualité aux frontières ouvertes.

- 1 **Brian J. Zinnbauer et al.**, «Religion and Spirituality. Unfuzzying the Fuzzy», in *Journal* for the Scientific Study of Religion, 36/4, déc. 1997, pp. 549-564.
- 2 L'expression a une histoire un peu plus longue, signale Jean-Marie Gueullette in La spiritualité est américaine. Liberté, expérience et méditation, Paris, Cerf 2021, p. 77.
- 3 Michael Lipka et Claire Gecewicz, « More Americans now say they're spiritual but not religious », Pew Research Center, 6 septembre 2017, à lire sur www.pewresearch.org
- 4 Hubert Knoblauch, «Populäre Spiritualität und die Meditation», in *Paragrana*, 22/2, nov. 2013, pp. 76-87.
- 5 Texte accessible sur www.dictionnairedespiritualite.com
- 6 Martin Frischknecht, «Spiritualität für Ungläubige», Spuren, n° 100, été 2011, pp. 30-34
- 7 Jawid Mojaddedi, «Following the scent of Rumi's Sufism in a postreligious age», in World Literature Today, 91/6, nov.-déc. 2017, pp. 56-59.
- 8 **Hubert Knoblauch**, «Soziologie der Spiritualität», in *Zeitschrift für Religionswissenschaft*, 13/2, 2005, pp. 123-132.
- 9 Cf. Jean-François Barbier-Bouvet, Les nouveaux aventuriers de la spiritualité. Enquête sur une soif d'aujourd'hui, Paris, Médiaspaul 2015, pp. 35-45.
- 10 Lara Brunner, «La pleine conscience avec les apps de méditation », in *Helsana*, 15 janvier 2021.
- 11 Sonia Sikka, «Thoughtful seekers among the spiritual but not religious», in S. Sikka et Ashwani Kumar Peetush (dir.), Asian Philosophies and the Idea of Religion. Beyond Faith and Reason, Londres / New York, Routledge 2021, pp. 209-226.
- 12 Linda A. Mercadante, Belief Without Borders. Inside the Minds of the Spiritual but not Religious, New York, Oxford University Press, pp. 50-67.
- 13 Thomas Moore, A Religion of One's Own. A Guide to Creating a Personal Spirituality in a Secular World, New York, Gotham Books 2014.



Pirater la langue française

Christophe Benzitoun maître de conférences en linguistique française, Université de Lorraine

LINGUISTIQUE

Dans l'imaginaire de nombreux francophones, la langue française est dotée d'une architecture parfaite et immuable, comme si le temps n'avait aucune emprise sur elle. Une langue cathédrale en quelque sorte, où le moindre détail a été longuement pensé. De toutes parts, on loue sa capacité à avoir traversé les siècles, tout en parvenant à exprimer la modernité. Mais quand on regarde dans le rétroviseur, on se rend compte que sa fixité n'est qu'apparence.

Chercheur au laboratoire Analyse et traitement informatique de la langue française à Nancy et membre du Comité éditorial de l'Encyclopédie grammaticale du français, Christophe Benzitoun a écrit Qui veut la peau du français? (Le Robert, 2021). Les droits d'auteur de ce livre sont reversés à l'Association de formation et de recherche sur le langage.

Par exemple, on peut être étonné d'apprendre que l'on écrivait, jadis, il l'appelloit avec deux L et une terminaison en -oit. On peut être consterné de savoir que l'on écrivait le stile et le rhythme de l'écrivain. Même la fameuse Défense et illustration de la langue française de Joachim Du Bellay s'est écrit Deffence & illustrastion dans les premières éditions au XVIe siècle. Les exemples de ce type sont innombrables.

La forme correcte des mots, ce que l'on appelle l'orthographe, a souvent été modifiée au cours du temps. Molière, dans Le Bourgeois gentil-

homme, l'écrivait d'ailleurs Ortographe. En réalité, nous n'écrivons plus «la langue de Molière», contrairement à ce que laisse entendre l'expression consacrée. Une petite excursion par le passé permettra d'éclairer sous un nouveau jour les débats contemporains et, pourquoi pas, d'imaginer le futur de la langue française.

Le passé: de souplesse à fixette

Au XVIII^e siècle, il y a eu des changements significatifs de l'orthographe en moyenne tous les vingt-cinq ans, principalement à travers les diverses éditions du *Dictionnaire de l'Académie française*. Dans la troisième édition publiée en 1740, 6000 mots ont changé de graphies sur environ 17000. Dit autrement, la langue française évoluait et son orthographe également.

Cela se passait sans difficulté particulière. Par exemple, le mot oignon a perdu son i dans l'édition de 1798. avant de le récupérer dans l'édition suivante quelques années plus tard, accompagné de la mention de la graphie ognon comme forme alternative. Cela se comprend car oignon avait commencé à se prononcer wagnon, tout comme le nom de Michel de Montaigne s'était mis à être prononcé Montègne au lieu de Montagne. À cette époque, il y avait des discussions qui aboutissaient à des ajustements de l'orthographe pour éviter, entre autres, des prononciations incorrectes.

Mais depuis le XIX^e siècle, la machine s'est grippée, comme si l'orthographe avait atteint un idéal indépassable. Dès lors les formes qui nous servent encore de référence aujourd'hui se sont quasiment figées et les changements se sont faits plus rares. L'orthographe a changé de statut en devenant une compétence de base que tout fran-

cophone se doit de maitriser. Nous avons tous l'obligation de nous soumettre à ce qui est désormais devenu un dogme sous peine d'en subir les

L'orthographe du XIX^e siècle n'a pas été pensée pour être accessible au plus grand nombre et n'a pas été régularisée jusqu'au bout.

> conséquences quotidiennes: quolibets sur les réseaux sociaux, moqueries diverses, échec scolaire, difficultés d'insertion sur le marché du travail.

> Le paradoxe de la situation actuelle, c'est que le nombre de croyants n'a cessé de croitre en même temps que diminuait le nombre de pratiquants de la norme langagière. En effet, le niveau de maitrise de l'orthographe baisse de manière régulière depuis plusieurs décennies, mais une majorité continue de défendre par principe cette compétence, sans s'interroger sur les raisons qui sont à la source de ces difficultés d'apprentissage: l'orthographe du XIXe siècle n'a pas été pensée pour être acces-

FENCE, ET ILLYSTRATION DE LA
Langue Francoyfe.

Par 1.D.B.A.

Imprime à Paris pour Arnoul l'Angelier,
tenat la Bouticque au second pillier
de la grand sale du Palays.

1 5 4 9:

AVEC PRIVILE GE.

Couverture de la première édition de La Défense et illustration de la langue française (1549) de Joachim du Bellay © DP / Bibliothèque nationale de France

sible au plus grand nombre et n'a pas été régularisée jusqu'au bout.

Le changement, c'est (pas) maintenant

Le nombre de scripteurs a littéralement explosé et la plupart des francophones actuels ont une pratique quotidienne de l'écrit par l'intermédiaire des ordinateurs, des tablettes ou des téléphones. Il n'y a jamais eu autant de personnes lisant et écrivant qu'aujourd'hui. Pour mémoire, en 1866, environ un tiers de la population française ne savait ni lire, ni écrire. Aux écrivains professionnels des siècles précédents, en nombre fort limité, s'est donc substituée une ribambelle de scripteurs amateurs. L'écriture s'est démocratisée mais pas son bon usage. Or, si par principe personne n'est opposé à une évolution raisonnée de l'orthographe, un vent de révolte souffle à la moindre tentative d'introduction d'une innovation.

Quand Laurent Fabius a publié une circulaire, en France en 1986, imposant la féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titre exercés par des femmes, des campagnes ont été organisées pour ridiculiser et mettre en échec cette initiative. Pourtant, cela correspondait à une évolution de la société. Un scénario similaire s'est réalisé en 1990 avec les rectifications orthographiques, puis en 2015 sur le même sujet lorsqu'il s'est agi de les intégrer aux manuels scolaires. Et de nouveau, le même phénomène s'est reproduit plus récemment lorsque la version en ligne du dictionnaire Le Robert a inclus le pronom neutre iel ou guand nos cousins belges ont proposé d'écrire « les crêpes que j'ai mangé » et donc de supprimer l'accord du participe passé dans ce cas. Dans les domaines de la grammaire et de l'orthographe, la tendance est au conservatisme au nom de la dé-

Pirater la langue française

fense de la langue française. Même les logiciels de correction automatique les plus répandus sont conservateurs et ont un impact grandissant sur nos pratiques. En résumé, la seule modification notable depuis plus d'un siècle, c'est la validation du bout des lèvres, en 2019, de la féminisation des noms de métiers par l'Académie française.

Le présent: un équilibre à trouver

L'une des caractéristiques des langues vivantes est leur nature profondément instable, évolutive. Des langues qui se figent trop longtemps courent le risque de disparaitre. Ainsi, qu'on le veuille ou non, le français, en tant que langue bien vivante, continue à évoluer et c'est le signe de sa bonne santé. On en a de multiples témoignages pour peu que l'on tende l'oreille ou que l'on ouvre les yeux. Évolution ne veut pas dire anarchie étant donné qu'il existe un

© Philippe Lissac / Godong



système complexe qui organise l'ensemble, qui fait que tout se tient. Et contrairement à une idée reçue largement répandue, cela ne va pas de pair avec un appauvrissement. Au contraire, la création de néologismes enrichit la langue, même si tout ne doit pas être considéré comme faisant partie d'un usage correct.

Pour autant, que ce soit pour l'enseignement ou pour assurer que tous les locuteurs se comprennent dans le cas d'une langue internationale comme le français, il est nécessaire de disposer d'une norme de référence. Ce référentiel n'a pas besoin d'être totalement rigide et il est possible de tolérer un certain degré de variation comme c'est déjà le cas pour clé/clef, yahourt/yaourt, *je pavelje paje*, etc. Nous ne sommes pas obligés de vivre dans l'illusion qu'il existe forcément LA forme correcte, unique et irréfutable. Il faut trouver le bon équilibre entre conservatisme et innovation.

Le futur: s'attaquer au bon usage

Une fois tout cela posé, il est possible d'envisager le futur de la langue française alors que depuis plusieurs siècles deux forces antagonistes s'affrontent : la défense de la langue et la défense du bon usage. Il est important de distinguer ces deux attitudes, qui bien souvent sont confondues. Un grand écrivain comme Marcel Proust fait partie des défenseurs de la langue. Et pour lui, «la seule manière de défendre la langue française, c'est de l'attaquer». Il ajoutait ensuite: «Quand on veut défendre la langue française, en réalité on écrit tout le contraire du français classique.» Dit autrement, il nous invite à pirater la langue!

Les défenseurs du bon usage, eux, pensent l'exact contraire. Pour ces thuriféraires défendant un idéal linquistique, « la langue n'évolue plus, elle involue » (pour reprendre la formule d'Alain Borer).1 Ils plaident pour que la langue reste aussi près que possible d'une forme qu'ils considèrent comme indépassable, à l'image d'une relique qu'il faut absolument protéger contre les assauts venant de toutes parts et plus particulièrement des francophones eux-mêmes, forcément laxistes et pas assez attentionnés envers ce précieux trésor que leurs ancêtres leur ont confié. Notamment, ils crient haro sur les «forces totalitaires» qui voudraient modifier l'accord du participe passé ou introduire un accord de proximité (accord avec l'élément le plus proche plutôt que le masculin par défaut).

Deux forces antagonistes s'affrontent: la défense de la langue et la défense du bon usage. Il est important de distinguer ces deux attitudes, qui bien souvent sont confondues.

Pourtant, quand on y regarde de plus près, il existe un accord de proximité depuis des siècles (qui nous vient du latin) à côté de l'accord au masculin. C'est un fait scientifique parfaitement établi. On trouve chez Claude Lévi-Strauss: « certaines statues et bas-reliefs de la région de Vera Cruz». Qui écrirait « certains statues et bas-reliefs»? Cet accord de proximité n'a donc rien d'une création contemporaine ou d'une influence militante sur la langue. Et qui a dit «dites-lui pas Dieu vous soit en aide » au lieu de « ne lui dites pas»? Le futur roi de France, Louis XIII, quand il était enfant, le 2 novembre 1604 précisément, d'après les écrits de son médecin Jean Héroard. Il fut couronné roi de France six ans plus tard. Quant à autrice, c'est un mot qui était déjà en usage il y a plusieurs siècles. Et l'emploi de *malgré que*, tant décrié par les puristes? Mallarmé, parmi d'autres, en faisait usage dans ses poèmes: «Votre jardin, Mai me l'apprit / Et malgré que la brume y traîne, / J'aime les retours en esprit / À Bourg dont vous êtes la reine. »

Les mêmes « fautes » sont donc employées depuis bien longtemps. Dans ce cas, ce n'est pas la langue qui évolue mais l'image que l'on s'en fait. Une attitude profondément révolutionnaire consisterait à redonner du lustre à ce que l'on utilise au quotidien (depuis des siècles) mais que le purisme réprouve. Pour promouvoir la langue, il ne faut pas culpabiliser les locuteurs et ne pas oublier que la langue française ne s'use que quand on ne s'en sert pas.

¹ Alain Borer, «L'Autruisme et le changement d'Autre en langue française. Essai de grammatique», in La Pensée, «Le devenir du français», n° 403, Paris, juillet-septembre 2020, pp. 25-36.



Echo Magazine

L'hebdo familial chrétien

3 BONNES RAISONS D'ABONNER UN PROCHE OU UN AMI

- L'humain au centre
- Un nouveau graphisme
- Un tarif spécial découverte

OFFRE VALABLE JUSQU'AU 22 AOÛT 2022

Réservée à tout nouvel abonnement expédié en Suisse

Dans la peau d'une femme entretien avec Mathilde, transgenre

Lucienne Bittar, Genève rédactrice en chef

SOCIÉTÉ

Depuis le 1^{er} janvier 2022, les personnes transgenres et intersexes domiciliées en Suisse peuvent plus facilement changer de sexe à l'État civil. Elles n'ont notamment plus besoin de se soumettre à des examens médicaux préalables.¹ La simplification des procédures administratives vise à alléger un parcours identitaire souvent jalonné de tourments. Mathilde,² 55 ans, a entrepris tardivement sa «mutation», officialisée en 2016 par une nouvelle carte d'identité libératrice. Un parcours qu'elle a accepté de relater.

Père de deux enfants, divorcée, enseignante au Collège de Genève, ce n'est qu'après 35 ans de lutte solitaire contre ce qu'elle considérait comme des pulsions à museler, que Mathilde met enfin des mots clairs sur son désir d'intégrer un corps de femme et entreprend sa transformation. Aujourd'hui, elle se sent à sa juste place.

Mathilde: «Je me souviens bien de la première fois où j'ai dévoilé à quelqu'un que je voulais être une femme. J'avais 10 ans et j'étais en vacances avec mon frère, de deux ans mon aîné. Il s'est moqué de moi, comme on se moque à cet âge-là. Cela m'a fait mal au cœur et je n'ai plus évoqué la chose à quiconque pendant 35 ans. À l'adolescence, j'ai largement visité les armoires de ma mère, toujours en secret. Je surveillais les horaires de mes parents et de mon frère et j'essayais de faire ça entre deux. Je me rappelle d'une fois où mon frère a été libéré de ses cours plus tôt; j'ai dû me déshabiller rapidement, camoufler mon passage... J'ai accusé notre chienne d'avoir mis du désordre dans l'armoire.

» Quand on est élevé comme un garçon, c'est compliqué d'expliquer qu'on n'en a pas envie. J'avais honte, je me disais à chaque fois que c'était la dernière, mais cela ne l'était jamais. La pulsion est tellement forte! En classe, personne ne s'en doutait. J'agissais comme un garçon, je suivais les codes. J'ai joué au foot pendant longtemps et je n'étais pas une mauvaise joueuse (un mauvais joueur, je devrais dire, mais je mets tout au féminin car c'est trop compliqué de gérer un masculin et un féminin pour soi; de se dire avant telle date, c'était moi, garçon, et après, moi fille). Tout le monde trouvait que j'étais douce de caractère, mais personne ne m'a jamais dite efféminée. D'ailleurs, les femmes transgenres sont rarement des garcons efféminés au départ.»

Lucienne Bittar: Vous vous êtes mariée à 30 ans et avez eu des enfants. Vous aviez donc néanmoins une attirance pour les femmes?

«Ce n'est pas si clair. Aujourd'hui je vis d'ailleurs avec un homme. Rétrospectivement, j'ai l'impression que c'était surtout pour faire comme tous les garçons et fonder une famille. Je n'étais attirée ni par les hommes ni par les femmes. Par con-

Dans la peau d'une femme entretien avec Mathilde, transgenre

tre, j'étais fascinée par celles-ci, très attentive à comment elles se comportaient, et j'ai pris cela pour de l'attirance. C'est juste une façon de regarder et d'aimer autrement. »

Vous avez longtemps continué à étouffer votre envie d'être une femme. N'envisagiez-vous jamais la possibilité de changer de genre?

« Non, ça ne me traversait pas l'esprit. À l'époque, on ne parlait pas de transgenre. Quand on évoquait les trans, on pensait transsexuels. Ce qui renvoyait à quelque chose de très connoté, au Brésil notamment, à la prostitution, sans référence à l'identité de genre. C'était loin de moi, de mes envies. Beaucoup comme moi n'osaient pas envisager le changement et restaient malheureux toute leur vie. Peut-être que si j'avais eu accès aux mêmes informations, appuis et facilités qu'ont les jeunes d'aujourd'hui, je l'aurais fait plus tôt.

» Je n'ai jamais pensé non plus à chercher du soutien, car ces idées étaient refoulées. Je ne m'y arrêtais pas de manière posée, je ne cherchais pas à comprendre ce qu'il y avait derrière. Je me disais que c'était un fantasme, que ce serait passager, que je pourrais le refouler une dernière fois pour toutes. »

Vous avez donc continué à visiter régulièrement les armoires des femmes avec qui vous viviez...

«Oui, toujours en secret et dans la honte. Après chaque rupture, j'allais un plus loin dans mes fantasmes, au point qu'à un moment je me suis demandé comment j'allais réussir à m'en séparer. J'ai alors fait de la musculation, pour essayer de plus habiter mon corps d'homme. Pour m'empêcher d'aller plus loin dans la recherche inconsciente de qui j'étais. De maquiller les faits, mes émotions. Mais je n'y suis pas arrivée. Un jour, il y a 9 ans, j'avais alors 48 ans, j'ai confié mon secret à la femme avec qui je vivais alors, et elle m'a dit: J'ai peur que tu veuilles devenir une femme.> Ça a été le déclic. C'est elle qui a ouvert cette possibilité. C'était comme si elle détenait le code que je n'avais jamais eu. J'ai été voir une psychologue et tout s'est très vite enchaîné. Du premier entretien à l'obtention de ma nouvelle carte d'identité, un moment symbolique très fort, le parcours s'est fait en 2 ans, avec traitement hormonal (un bonheur total) et opération.»

À quel moment avez-vous décidé d'avertir vos proches et comment cela s'est-il passé?

« Assez rapidement une fois la décision prise. J'ai commencé par un ami, qui était d'accord de sortir avec moi un soir et qui a bien ramassé... Au début, on exagère le portrait, on a besoin de se prouver qu'on peut être féminine et on entre dans les clichés. On se maquille et s'habille de manière sexy. Puis j'ai parlé à mes parents, à mes enfants, à mes amis. Cela a été un choc pour tous, preuve qu'ils ne s'étaient jamais douté de mon questionnement. Surtout pour mes enfants. Ma fille avait 16 ans à l'époque. J'étais très proche d'elle, mais je ne l'ai pas revue depuis. Cela fait 7 ans. On a quelques petits contacts écrits, mais c'est tout. Nous n'avons jamais pu nous expliquer. C'est assez violent. Cela s'est bien passé par contre avec mon fils qui avait 12 ans à ce moment. Je

reste avec lui dans mon rôle du père. Avec mes vieux amis, les relations ont été un peu bancales au début, mais ils ont intégré la chose et ont pour moi des petites attentions qu'ils n'avaient pas avant. Quant à mes parents, ils arrivent aujourd'hui à dire qu'ils ont une fille. C'est pas mal!

» Dans mon travail aussi ça s'est déroulé au mieux, les collègues ont été très accompagnants. La direction générale m'a proposé de changer d'école pour faciliter les choses, ce que j'ai décliné. Le Collège a modifié la liste des professeurs en 2015 alors que ma nouvelle identité n'était pas encore officielle. Certains élèves m'ont donc connu en tant que Monsieur en juin et m'ont retrouvée comme Madame à la rentrée 2015, et ça s'est passé calmement. Au final, jongler sur ces différents registres s'est fait naturellement. »

Qu'est-ce que vous mettez sur le mot «femme»? Sur l'identité féminine? Cela ne passe pas j'imagine que par l'apparence extérieure?

«Non bien sûr! Aujourd'hui je me sens autant féminine en baskets et en jeans, qu'en jupe et collants. Mais je n'ai pas de réponse à cela. C'est dans les gestes, dans la perception, dans tout ce qui nous constitue. Je n'ai pas eu envie de faire ce changement parce qu'il y avait quelque chose que j'admirais chez les femmes ou que j'enviais. C'est plus profond: je me savais femme. Si je dois néanmoins dire une chose par rapport à la féminité, je dirais, même si cela fait un peu cliché, que les femmes sont plus libres de pouvoir exprimer leur sensibilité, leur empathie. Entre femmes, on parle beaucoup plus directement de choses qui nous touchent. Les hommes sont plus dans le factuel et mettent plus de barrières entre eux et les autres.»

Comment ce changement de sexe at-il transformé votre regard sur vous-même et sur le monde? Peuton parler de mutation?

«Oui, de mutation en profondeur même. Je suis binaire.3 Pour moi. dans la société, il y a des hommes et des femmes, et je ne me suis pas posé la question de savoir si je voulais être entre deux. Les genderfluid disent qu'on peut glisser entre les deux, s'arrêter un temps dans un entre-deux. Ce n'est pas ma réalité. Pourtant, paradoxalement, je suis restée la même personne au féminin. Ceux qui me connaissaient d'avant se rendent compte qu'il n'y a pas grand-chose qui a changé. C'est très agréable de se dire qu'on a réussi à rester la même. Au début, j'avais tendance à vouloir transformer beaucoup de choses en moi, à rejeter qui j'étais avant sous un mauvais prétexte. Or on peut tout à fait être une bonne personne mais dans le mauvais genre! Pourquoi le changement de genre devrait-il changer ma personnalité, ma manière d'être, mon caractère? J'ai connu beaucoup de trans qui ont rejeté leur passé, brulé leurs photos. Peut-être ont-ils plus souffert. Ce n'est pas mon cas. Le fait d'avoir eu des enfants est un anti rejet du passé.

» Reste qu'il faut apprivoiser sa nouvelle place dans la société, la vision que nous avons de nous-mêmes, des autres et celle que les autres ont de nous. Quand on marche dans la rue et qu'on est femme, par exemple, les autres nous regardent différemment et je me surprend parfois le soir à changer de trottoir par mesure de sécurité. Au début, ça occupe beaucoup. Je notais tout mentalement: <Tiens, aujourd'hui telle personne m'a appelée Madame, ou celui-là se trompe encore, j'ai avancé, mes parents m'ont accueillie comme ça, mon fils a l'air de bien s'en sortir...> Puis cela devient plus

Dans la peau d'une femme entretien avec Mathilde, transgenre

simple, naturel. Le regard des autres ne me fait plus du tout peur. Je suis juste ... juste. Le poids de la culpabilité et de la honte a disparu, ce qui a libéré beaucoup d'énergie en moi, de sensibilité. Je me sens à l'aise, en accord, tout simplement. Le dire comme ça laisse à penser qu'avant j'étais en désaccord, mais ce n'est pas si simple, cela reste confus. J'ai arrêté de chercher une réponse claire.»

Diriez-vous qu'une part de vousmême vous échappera toujours?

«Oui, et je trouve cela bien. Pourquoi vouloir tout le temps mettre des mots, être au clair, croire qu'on comprend? La seule chose dont je suis certaine, c'est que je me sens très bien aujourd'hui, même si la perte de relations avec ma fille me pèse lourdement. Mais je n'aurais pas pu poursuivre longtemps ma vie dans la peau d'un homme. »

- 1 L'entrée en vigueur de la modification du Code civil suisse a engendré une importante augmentation des demandes: il y a eu plus d'inscriptions en un mois en Romandie que lors d'une année entière sous l'ancienne procédure. Ces chiffres, liés à l'appel d'air enclenché par la modification du Code civil, ne se maintiendront très probablement pas à ce niveau. À noter que le consentement des parents ou des représentants légaux reste requis pour les mineurs.
- 2 Prénom fictif.
- 3 Le système binaire (masculin/féminin) subsiste dans le Code civil suisse. Il n'est pas possible de choisir un troisième genre (neutre ou X, par exemple) ou de ne choisir aucun genre.

Questions de genres

L'identité de genre n'a rien à voir avec le sexe génital d'une personne, pas plus qu'elle ne définit précisément sa vie sexuelle. Elle est le reflet de sa perception d'elle-même, l'expérience intime et personnelle de son genre. Quelques définitions pour s'y retrouver.

LGBTQIA+

L pour lesbienne, une femme attirée par les femmes; G pour gay, un homme attiré par les hommes; B pour bisexuel·le, une personne attirée par les deux sexes; T pour trans*, une personne dont l'expression ou l'identité de genre s'écarte des attentes traditionnelles reposant sur le sexe assigné à la naissance; Q pour queer, une personne gender queer se décrit comme n'étant ni masculine ni féminine, les deux ou un mélange des deux; I pour intersexe, une personne née avec des caractères sexuels masculins et féminin; A pour asexué·e, une personne qui ressent peu ou pas d'attirance sexuelle; + pour tous les autres, un sigle qui met l'accent sur la diversité en symbolisant l'ensemble des (sous-) groupes qui ne sont pas nommés et qui existent hors du champ hétéronormatif et cisnormatif.

Quelques termes regroupant plusieurs genres

Cisgenre: personne qui s'identifie au genre qui lui a été assigné à la naissance:

Pan: personne qui peut éprouver des sentiments romantiques, affectifs ou sexuels pour tout le monde, indépendamment du sexe ou du genre;

Non binaire: personne qui ne se reconnaît ni dans le masculin ni dans le féminin;

Genderfluid: personne dont l'identité et l'expression de genre fluctuent en fonction du moment de la vie ou des circonstances.

Céline Fossati

L'intimité de l'identité de genre entretien avec Marius Diserens

Céline Fossati, Begnins (VD) journaliste *choisir*

SOCIÉTÉ

À 26 ans, Marius Diserens se définit comme queer. Mais ne lui demandez pas de se dévoiler davantage. Homme, femme, non binaire... «Les identités de genre permettent à une personne de se définir pour elle-même.» II, elle ou iel n'a pas l'obligation d'afficher la couleur en public. Son identité de genre fait partie de son intimité. Et certaines identités semblent plus floues que d'autres. Celle de no gender ou de non binaire notamment.

Spécialiste en inclusion et diversité, plus particulièrement des questions sur la masculinité et les communautés LGBTQIA+, Marius Diserens a suivi son master en études genre à l'Université de Genève. Il est élu vert au Conseil Communal de Nyon, activiste, professeur de yoga et coordinateur général du festival Les Créatives.

Céline Fossati: Quand on parle de personnes non-genrées ou non binaires, parle-t-on de la même chose?

Marius Diserens: «Les personnes non genrées ne veulent pas qu'on les identifie comme des hommes ou des femmes. lels sont neutres. Quant à la non binarité, c'est un terme plus large qui a été pensé et conceptualisé parallèlement à la binarité homme/femme. Il regroupe des personnes qui ne se reconnaissent ni dans le genre et le sexe masculins, ni dans le genre et le sexe féminins. Il y a autant de façons d'être non binaire que de personnes qui se considèrent

comme telles, comme il y a autant de manière d'être binaire que de femmes et d'hommes. »

Ce qui signifie que l'on peut être non binaire et hétérosexuel, non binaire et trans*, lesbienne, gay, genderfluid...?

« C'est en effet un terme générique, tout comme peut l'être le terme de queer d'ailleurs. La non binarité est une identité de genre, personnelle à chacun. Queer l'est aussi, mais le fait de s'afficher comme personnalité queer est aussi un positionnement politique. Queer - de l'anglais «étrange» - désigne aujourd'hui l'ensemble des minorités sexuelles et de genre. Auparavant, il servait d'insulte contre les personnes aux pratiques sexuelles jugées « décadentes», plus particulièrement aux jeunes hommes de joie. Il a été réapproprié pour en faire un symbole de contestation et de célébration de sa propre flamboyance.

» Une personne queer cherche rarement à cacher sa différence. Une personne non binaire pas nécessairement non plus, mais son identité de genre peut passer totalement inaperçue. Freddy Mercury était-il non binaire ou binaire? Janelle Monáe, auteure-compositrice-interprète de soul music et actrice américaine, se définit comme non binaire bien que son apparence soit féminine. Tout ceci pour dire qu'une expression de genre ne découle pas automatiquement d'une identité de genre spécifique. Notre genre va s'exprimer indépendamment. En opposition, on parle de personnes hétéronormées quand elles entrent dans un cadre de genre qu'on attend.»

Être non binaire, n'est-ce pas, en fin de compte, ne pas accepter la nature des choses?

«Le genre est une construction sociale, une représentation issue de

L'intimité de l'identité de genre entretien avec Marius Diserens

nos sociétés occidentales blanches. Nommer, catégoriser, genrer a permis très tôt de contrôler les sociétés et leurs individus en imposant un cadre normatif. Mais les personnes non binaires ont toujours existé, comme les gays, les lesbiennes, les genderfluid ... sans oublier qu'à la base de la catégorisation des genres, on retrouve le poids du pouvoir masculin sur le féminin, le sexisme et la misogynie. »

Vous dites que de connaître son genre est surtout important pour soi-même. Pourtant, vous faites des revendications LGBTQIA+ un combat politique et vous vous présentez comme activiste. Quel est le but?

« Au vu de la pluralité des identités et des réalités, notre société doit se doter d'un système et de droits qui reflètent cette hétérogénéité. Et donner à tous et toutes les mêmes droits. Le fait de pouvoir inscrire un x au lieu d'un f ou d'un m dans son passeport n'est pas anodin. À l'image de la possibilité pour une personne trans* de changer son identité de genre sur ses papiers officiels sans avoir à passer un examen clinique et psychiatrique.

» Lorsque je me suis présenté en politique, il m'a été demandé de me définir en tant qu'homme ou femme et de m'inscrire sur la liste appropriée. Si je refusais, je ne pouvais pas me présenter aux élections... Ditesmoi ce que cela change à mes convictions politiques si je coche un f ou un m sur un formulaire? Obliger une personne à choisir sous peine d'être exclue, c'est assez violent! Ouand on défend des valeurs égalitaires et une ouverture à la diversité, comment justifier le fait de devoir se plier à un choix qui ne fait pas sens pour soi? On vous demande en plus de le justifier. Mais demande-t-on à un homme de justifier sa présence sur la liste masculine, soit-il gay? Comme cela ne se voit pas, cela ne se discute pas et cela n'engendre pas de violences ni tout un imaginaire et des représentations qui vous collent à la peau.»

«Le personnel est politique», slogan féministe des années 60, est à la base d'une réflexion profonde qui remettait en question la notion de public et privé. Le questionnement est-il du même ordre pour les communautés LGBTQIA+?

«Tout comme une personne trans* peut demander la modification de son genre sur ses papiers officiels, une acceptation sociale et politique de l'identité non binaire d'une personne est plus importante qu'il n'y paraît. Cette identité et les mots qui l'encadrent validés, elle peut s'émanciper et vivre sa réalité comme tout un·e·x chacun. Faire accepter et célébrer sa différence est primordial dans une société où beaucoup font face à des violences physiques, psychologiques et structurelles.

» Oui, notre identité et notre sexualité relèvent du domaine privé, mais pas seulement. Suivant notre identité ou notre orientation, on perd en liberté, en sécurité et en droits humains. Croire que l'identité de genre est uniquement d'ordre privé et ne peut être pris en compte et discuté au niveau politique est aussi chimérique que dangereux pour la cohésion de notre société. »

Les féministes face aux transgenres entretien avec Claude Habib

Nathalie Sarthou-Lajus, Paris philosophe, rédactrice en chef adjointe d'Études

OPINION

Spécialiste de la littérature française du XVIIIe siècle, c'est à l'école de Rousseau que Claude Habib s'est mise à revoir sa pensée féministe universaliste, inspirée par Simone de Beauvoir, et à reconnaître la valeur de la division sexuée. Dans son dernier livre sur «la question trans», elle montre comment l'expansion des demandes de transition d'identité suscite de nouvelles interrogations et divisions au cœur du féminisme.

Claude Habib est professeure de littérature et linguistique françaises à l'Université de Paris III. Elle est membre du comité de rédaction de la revue Esprit et du comité de la collection Littérature et Politique aux éditions Belin. Elle a écrit plusieurs ouvrages autour des relations amoureuses et un livre récent sur La question trans (Gallimard, 2021).

Hier encore, on appelait transsexuelle une personne qui allait jusqu'au bout de sa métamorphose en l'autre sexe. Mais à l'heure où l'on ne parle plus de sexe mais de genre, ce terme n'est plus vraiment admis et on lui préfèrera celui de transgenre. Pour Claude Habib, cette «euphémisation progressive» remet en cause notre division sexuée.

Claude Habib: «Ce que regroupe le terme de transgenre est extraordinairement variable. Si vous prenez les définitions militantes, comme celles de *Stonewall*, un groupe LGBT+ britannique, sont inclus sous ce vocable les drag-queens, les drag-kings, les gender-benders (ceux qui infléchissent le genre), les gender-blenders (ceux qui mélangent les genres) et finalement tous ceux qui se déclarent trans. On comprend mieux ainsi pourquoi les chiffres explosent. Ainsi 2 % de la population des États-Unis se déclarent trans.

En France, les personnes ne sont plus dans l'obligation d'avoir pris des hormones, ni a fortiori d'avoir effectué une opération chirurgicale, pour obtenir un changement d'État civil (n.d.l.r.: une mesure similaire est en vigueur en Suisse). Et la circulaire du ministre de l'Éducation nationale datée du 30 septembre 2021 œuvre pour la reconnaissance de cette population dans le cadre de l'école. Cet assouplissement vient de la dépathologisation - sous influence militante - de la transidentité par l'Organisation mondiale de la santé, le 25 mai 2019. Selon ces nouveaux standards, le fait de ne pas être en accord avec son sexe reconnu à la naissance est aussi vivable et respectable que de sentir en accord avec lui.

Il n'y a, de fait, aucune raison de discriminer ces personnes comme nos sociétés l'ont fait par le passé. On sait qu'il existe d'autres sociétés où les gender nonconforming people ont leur place et tiennent même lieu de troisième genre. C'est le cas de l'Inde où les hijras forment une caste, des îles Samoa qui comprennent une proportion de fa'afafines, et de plusieurs sociétés amérindiennes. Cette option - ménager l'espace d'un tiers genre - permet la reconnaissance du trouble dysphorique de genre, tout en favorisant l'insertion des personnes. Je m'oppose cependant à l'idéologie trans quand elle devient une machine de guerre contre la division sexuée.»

Les féministes face aux transgenres entretien avec Claude Habib

Nathalie Sarthou-Lajus: Cela vaut peut-être la peine de distinguer les différentes formes d'appartenance contenues dans l'acronyme LGBT+ (cf. l'encadré de la p. 34). Les trois premiers (LGB) désignent des orientations sexuelles, alors que la question trans relève de la quête d'identité et du trouble identitaire, même si, pour le trans qui opère pleinement sa transition, la division sexuée est reconnue.

«Il y a effectivement une grande différence entre ce qui relève des orientations sexuelles et ce qui relève des identités, à telle enseigne qu'apparait déjà dans le monde anglophone un militantisme homosexuel antitrans! Un groupe comme LGB Alliance a significativement laissé tomber le T parce que ses membres refusent l'amalgame et combattent les transitions précoces. Aux États-Unis, ce genre de groupe manifeste bruyamment devant les cliniques de transition d'enfants. Mais les trans eux-mêmes ne sont pas un groupe unifié. Une partie d'entre eux est hostile aux non binaires, particulièrement à ceux qui se disent trans sans faire d'effort pour changer leur apparence physique. Certains (vrais) trans, qui ont payé cher en temps, en argent et en souffrances pour opérer leur transition, refusent d'être confondus avec ces amateurs de scandale qui risquent de jeter le discrédit sur leur démarche. Cela génère des tensions au sein de la communauté trans elle-même.»

La cause trans, soulignez-vous, divise aussi le mouvement féministe...

«Oui, il est coupé en deux. D'un côté on trouve les féministes de la vieille école qui ont un socle de revendications bien connues: l'égalité salariale. l'ouverture aux femmes de tous les postes de pouvoir sans restriction, la maîtrise de son corps par l'accès à la contraception et à l'avortement dans les pays où le problème se pose encore. Et de l'autre, les plus jeunes, qui aspirent à un féminisme inclusif. Elles considèrent que les femmes trans souffrent deux fois: en tant que femmes et en tant que femmes qui ne sont pas reconnues comme femmes par la société, et qu'elles sont donc doublement victimes. Or le statut de victime, dans cette génération, vaut pour brevet d'excellence. Ces jeunes féministes traitent les féministes de la première heure de Terf (transexclusionary radical feminist - féministe radicale transexclusionniste). Cette dénomination injurieuse est récusée par les dites Terf qui préfèrent se définir comme gender critical feminists (féministes critiques du genre): celles qui s'en tiennent à une définition objective et stable de la division sexuée.

» Ce clivage est marqué par quelques polémiques récentes. La championne de tennis Martina Navrátilová a été une idole LGBT+, parce qu'elle avait été la première dans le milieu sportif à faire son coming out, mais elle est tombée de son piédestal quand elle a pris parti contre la participation des femmes trans dans les compétitions de haut niveau, en déclarant que les trans qui s'inscrivaient dans ces tournois étaient des tricheuses. La science lui donne raison. On commence à reconnaître, en effet, qu'il y a un avantage corporel irréductible des femmes trans. Dans les sports de contact physique comme le rugby et les sports de combat, il y a

même des risques physiques pour leurs adversaires.»

Comment expliquez-vous que les jeunes soient aussi sensibles à la cause trans dans nos démocraties occidentales?

«À partir du moment où la perspective révolutionnaire s'est refermée, une autre porte s'est ouverte pour les jeunes, avec l'investissement dans les questions de genre ou la défense des minorités. On voit fleurir dans les campus américains les gender studies, les fat studies, les disability studies, toute la gamme de ce que Helen Pluckrose définit comme des groupes de soutien qui se font passer pour des disciplines scientifiques. L'Université française est un peu moins touchée par ce phénomène, mais il arrive.

En ce qui concerne les plus jeunes, deux autres points entrent en compte. Il y a d'une part le fait qu'ils ne sont plus élevés, dans le sens d'orientés, vers un idéal supérieur à leur personne, que ce soit Dieu, la Patrie, une forme d'héroïsme... Cette jeunesse fait son éducation sentimentale under the rainbow, sous l'idéologie LGBT+ qui lui paraît inclusive, généreuse et vraie. Les jeunes pensent sincèrement qu'il y a un éventail infini de genres, dans lequel ils vont eux-mêmes tenter de se découvrir, quitte à flotter quelque temps. Il est certain que nous ne pouvons pas assumer constamment les caractères sexuels de notre identité. Il y a des instants où nous nous sentons entièrement femmes, mais c'est assez passager. Même Marilyn Monroe ne devait pas se sentir femme vingt-quatre heures sur vingt-quatre! Idem pour la virilité.

» D'autre part, les jeunes ne trouvent pas facilement leur place dans des sociétés devenues très complexes, et cette incertitude entretient le trouble de l'identité sexuée. L'adolescence a toujours été une période de rupture, marquée par un fort désir d'autodéfinition et où le corps fait l'objet d'un surinvestissement. On a pu l'observer avec la mode des piercings et des tatouages. Les prises d'hormones destinées à féminiser ou à masculiniser sont aussi des marquages corporels, mais aux conséquences plus profondes et plus spectaculaires.»

Vous avez travaillé sur la question de la tolérance.¹ Comment lutter contre les discriminations dont sont victimes les minorités trans et considérer l'altérité autrement que comme une menace, sans céder à des exigences qui paraissent démesurées? « C'est forcément difficile, on est sur un chemin de crête. Le conservateur anglais Douglas Murray dit froidement: «Quand vous vous rendez ridicules, vous serez ridiculisés.» C'est une partie de la réponse. Si un barbu

Manifestation du 14 juin 2019, Genève. Toutes les tendances féministes défilent ensemble, mais les revendications liées au corps dominent © Lucienne Bittar



Les féministes face aux transgenres entretien avec Claude Habib

exige qu'on parle de lui au féminin, il n'y a aucune raison d'obtempérer. Il faut faire une place aux minorités, j'en suis tout à fait persuadée, mais la vérité importe plus encore que la tolérance. Une expérience féminine basique, c'est que nous sommes des corps vulnérables, particulièrement à l'adolescence: l'intrusion d'un homme, au sens anatomique, dans des espaces jusque-là réservés aux femmes (toilettes, vestiaires, dortoirs) provoque un malaise ou de la peur. Pourquoi faire fi de ces émotions? Au nom de la tolérance, on force toute une génération de filles à mentir sur leurs émotions. »

D'où l'importance pour vous de préserver des zones de non-mixité? Dans quelle mesure cet entre-soi (entre-soi des femmes ou entre-soi des hommes) permet-il aux identités de se construire?

«L'entre-soi des femmes est en grande partie défensif. Il a été politiquement instauré par le Mouvement de libération des femmes (MLF) dans les années 1970, à une période où les groupes de conscience étaient exclusifs - les hommes n'étaient pas admis. L'idée était qu'il existe une timidité féminine dans la prise de parole en présence d'hommes. C'est assez vrai et c'est malheureusement toujours le cas aujourd'hui, malgré quarante ans de battage féministe. Ce sont presque toujours les hommes qui prennent la parole dans les assemblées. La non-mixité est une solution pour aider les femmes à s'autoriser à s'exprimer, en particulier sur des suiets intimes. Les espaces féminins ont une autre raison d'être. que certaines féministes obsédées par l'égalité ne veulent pas reconnaître: la protection de notre vulnérabilité. Nous sommes des corps vulnérables, nous sommes violables. Le projet de la SNCF de réserver des compartiments aux femmes seules dans les trains couchettes est raisonnable. Il y a déjà des wagons pour les femmes dans le métro à Mexico, au Japon, etc. Il y a des toilettes pour filles dans les universités.

» La protection des femmes, bien sûr, ne doit pas être illimitée, sinon elles ne peuvent acquérir une confiance dans le monde social, ni la force nécessaire pour se défendre. Mais il ne faut pas non plus qu'elles soient tout le temps sur leurs gardes, par exemple quand elles vont acheter un soutien-gorge. Il y a des espaces qui gagnent à demeurer des lieux de l'entre-soi. Si la plupart des lieux lesbiens ont fermé aux États-Unis ou sont devenus clandestins, c'est parce qu'ils ont été envahis par des femmes trans lesbiennes. De nombreuses lesbiennes dénoncent l'entrée du loup dans la bergerie. Cette évolution passe aussi par un nouveau vocabulaire qui nous vient des campus américains et qui affecte nos lois. Prenons le terme de «pénis féminin»: une personne en transition peut garder ses organes (en l'occurrence masculins): son pénis est alors considéré comme féminin, c'est-à-dire un pénis devenu inoffensif. Or on compte une douzaine de cas de harcèlements et de viols commis par de soi-disant trans dans les prisons anglo-saxonnes. Imaginez le sentiment des autres détenues!»

La cause trans entre en conflit non seulement avec certains courants féministes, mais aussi avec des revendications homosexuelles donc...

«Oui, mais là encore ce sont les femmes qui sont les plus vulnérables. Les forums de discussion lesbiens sont accaparés par des hommes qui se présentent comme lesbiennes - ce n'est pas un phénomène marginal. Les lesbiennes ont toujours été confrontées à des hommes virils qui leur disaient qu'elles étaient homosexuelles parce qu'elles n'avaient pas essayé un homme, un vrai. Maintenant, elles sont confrontées à des femmes trans qui leur reprochent d'être transphobes et de repousser leur pénis alors que c'est un pénis féminin! Voilà où le mensonge nous conduit au nom de la compassion.»

Vous soulignez que les demandes de transition explosent plus particulièrement parmi les filles. À quoi serait-ce dû?

«Oui, en Grande-Bretagne par exemple, les filles représentent entre les deux tiers et les trois quarts des demandes de transition précoce. La journaliste Abigail Shrier a écrit un beau livre à ce propos, dans lequel elle analyse ce nouveau phénomène chez les adolescentes.² Dans la plupart des cas, les candidates à la transition n'étaient pas durant leur enfance des (garçons manqués), mais des fillettes aimant le rose et les robes de princesse. Arrivées à l'adolescence, souvent à plusieurs dans une classe ou dans un même lycée, elles déclarent qu'elles sont trans et qu'elles l'ont toujours été. Cela fait penser à d'autres contagions féminines comme l'anorexie, l'hystérie au XIXe siècle, les cas de possession diabolique au XVII^e siècle. Abigail Shrier parle de contagion émotionnelle, un facteur qui ne se retrouve pas chez les garçons dysphoriques de genre. Elle l'explique par l'empathie, cette capacité des filles à se mettre en consonance émotionnelle, particulièrement avec leurs amies. Chez les garçons, les guêtes de transition sont plus individuelles. Toutefois les filles qui décident de se masculiniser ne vont souvent pas jusqu'au bout. C'est d'ailleurs pourquoi on rencontre ce nouveau phénomène qui excite tant les médias, des (hommes) qui deviennent mères - c'est le mensonge arrivé en bout de course. (IIs) ont fait une transition hormonale, donc (ils) ont de la barbe, des muscles et la voix grave, mais leur appareil génital est inchangé, et le jour où (ils) désirent un bébé, «ils» réussissent à tomber enceints et accouchent tout en se prétendant des hommes.

» Faire place à un ‹tiers sexe› social et ménager des espaces pour celles et ceux qui ne supportent pas leur sexe de naissance, c'est du bon sens. Mais faut-il, par politesse, nier l'existence de deux sexes ? Laisser le refus de la binarité l'emporter, c'est permettre aux absurdités de croître et de prospérer. »

¹ Claude Habib, Comment peut-on être tolérant? Paris, Desclée de Brouwer 2019, 288 p.

² Abigail Shrier, Irreversible Damage. The Transgender Craze Seducing Our Daughters, Washington, Regnery Publishing 2020, 292 p.





Aiguillon pour des croyances fécondes

Étienne Perrot sj, Lyon éthicien et économiste

Dans le langage courant, le doute contredit la croyance, elle en serait la négation. Inversement la croyance surmonterait le doute, pour le terrasser. En fait, doute et croyance ne sont que deux aspects d'un même état d'esprit qui se méfie des certitudes et des attitudes suffisantes et qui se soutiennent mutuellement. La croyance apaise l'irritation causée par le doute et permet d'agir. Le doute ajoute le discernement à la croyance.

Étienne Perrot sj est l'auteur de plusieurs livres sur la dimension sociale de l'argent et le discernement managérial, dont Refus du risque et catastrophes financières (Salvator 2011). Dernier en date, Esprit du capitalisme, es-tu là? Discerner l'humain derrière les chiffres (Lessius 2020). Il tient une chronique sur jesuites.ch

«Je doute que le train arrivera à l'heure » et « je crois qu'il arrivera en retard – ou en avance », c'est le même état d'esprit. Se comprend alors le titre d'un livre récent Ne m'ôtez pas d'un doute.1 «L'irritation du doute est le seul mobile qui nous fasse lutter pour arriver à la croyance », prétend Charles-Sanders Peirce.² Le doute stimule l'esprit, ajoute-t-il. De fait, la croyance qui n'est pas travaillée par le doute reste une idée stérile, celle de l'idéologie, de la technocratie ou de la superstition. En absence de doute, le croyant est figé dans une idée fixe, selon le mot de Jacques Prévert: «C'était un homme, il suivait son idée, c'était une idée fixe et il s'étonnait de ne pas avancer. »

Schémas unidimensionnels

Lorsqu'une croyance est une idée fixe, les scientifiques l'appellent idéologie. L'idéologie est le primat de l'idée sur le réel; l'idéologue cherche à faire entrer le réel dans l'idée qu'il en a, au grand dam de la vérité. Aussi utile soit-elle pour l'action, l'idéologie n'en est pas moins un obstacle pour qui veut avancer.

Dans le domaine de la gouvernance, la croyance figée en idée fixe se nomme technocratie. Son fonctionnement est bien résumé par une incise de Søren Kierkegaard: «Tout homme qui a une idée fixe ne joue en virtuose que d'une seule corde »,3 une façon de dire que la technocratie enferme le gouvernement dans une logique unidimensionnelle. Le technocrate oublie les conditions psychosociologiques, culturelles, religieuses et politiques de son programme d'action. Ainsi ce haut fonctionnaire international de l'OCDE qui, dans les années 70, prétendait devant moi que « le problème de la faim dans le monde est résolu» parce que nous connaissons et maîtrisons les technologies qui permettraient de nourrir les onze milliards d'êtres humains attendus sur la planète à l'horizon de l'année 2100.

Il en va de même dans le champ de l'éthique. « J'en réponds », dit le responsable qui imagine avoir en mains toutes les clés du problème. Un psychanalyste a pu ainsi définir cette attitude: « Responsabilité: syndrome non encore répertorié dans la nomenclature des troubles psychiatriques; le sujet s'y installe dans un « désormais tout est là» et un « tout est sûr» et a tendance à résoudre les problèmes par le biais de la seule logique discursive, avec des mots. » 4

Aiguillon pour des croyances fécondes

Dans le champ religieux, la croyance vécue comme une idée fixe se nomme superstition. Le superstitieux ignore l'altérité de Dieu et du prochain; il prétend pouvoir, par des paroles ou par des rites, en répétant des dogmes, par des jugements a priori concernant les autres, en réci-

La croyance est un « savoir faible » pétri de mythes, de pensées confuses, de superstitions, où l'on cherche des assurances et des garanties contre l'incertitude.

tant des prières, par une application stricte de textes réglementaires, voire par des efforts de moralité, influencer, voire neutraliser, les puissances supérieures. En quelque sorte mettre Dieu à son service. Que lui manque-til? Rien, sinon ce travail du doute qui lui ferait discerner l'expérience personnelle de Dieu au-delà de ce qu'il croit savoir ou qu'il en a ressenti.

L'appui de l'expérience

En revanche, travaillées par le doute, la croyance ne se cache pas derrière des mots ou des sensations immédiates, l'idéologie qui bloquait la recherche scientifique devient l'hypothèse, la technocratie unidimensionnelle devient un projet (qui connote un problème)⁵ et la superstition devient la foi, qui connote confiance et risque de s'en remettre à autrui.

La croyance est un «savoir faible» pétri de mythes, de pensées confuses, de superstitions, où l'on cherche

des assurances et des garanties contre l'incertitude. Savoir faible, donc, qu'il convient de renforcer en le confrontant à une expérience: extérieure et renouvelable dans le domaine de la science, intérieure dans les autres domaines, esthétique, éthique et religieux.

Quand elle est intérieure, cette expérience est ressentie par l'intuition. À la manière de Bergson, « nous appelons ici l'intuition la sympathie par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable ».6 Cette expérience est propre à chaque individu, rarement reproductible à l'identique, même par celui ou celle qui l'éprouve. Elle est vulnérable et toujours contestable par qui ne l'a pas vécue. Ainsi de l'expérience décrite dans les années 1920 par Romain Rolland, dans les lettres qu'il échangea avec le fondateur de la psychanalyse Sigmund Freud.

Là où Romain Rolland décrit les données de son expérience intérieure, «quelque chose d'illimité, d'infini, en un mot d'océanique», le docteur viennois ne voit qu'une production psychique, fruit de la combinaison d'un imaginaire et d'un élément affectif. N'importe quel médecin positiviste récuserait d'ailleurs le qualificatif de «spirituelle» pour cette expérience et n'y verrait qu'un simple phénomène psychosomatique. Tout matérialiste mettrait en doute, de la même manière, la dimension spirituelle de ce sentiment océanique, y compris celui décrit par André Comte-Sponville dans son livre L'esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité sans Dieu.7

La foi en l'altérité

Certains gouvernements ne savent pas trop quoi faire avec la religion et souhaiteraient secrètement la voir disparaître, d'abord de l'espace public, puis des mentalités - au nom de l'hygiène mentale, pense le matérialisme occidental. Cet avenir sans croyance étant supposé réalisé, il n'aurait pas que des avantages, du moins pour l'authenticité des relations humaines, qui supposent l'altérité. Sans altérité, pas de relation!

Qui pourrait prouver par expérience généralisable (critère de science) que l'autre n'est pas simplement la projection de mon imaginaire, de ma sensibilité et le reflet de la culture ambiante? Plus encore, sans altérité, la conscience de soi (le « je » qui occupe toutes mes pensées) n'est plus davantage assurée. Force serait de constater simplement que «ca doute en moi», qu'« une décision s'est prise en moi», que «l'univers m'utilise pour se faire parole ». Que devient alors le respect d'autrui si autrui n'existe pas, n'étant que le prolongement mental de moi-même ou des lois de la nature? Sans parler de l'amour.

Refusant ces abîmes où tout se noie, le vocabulaire religieux du croyant parle ici de foi; une foi qui suppose la croyance que l'autre existe, que j'existe, sans que ce soit simplement «l'effet d'un système» aux limites inconnues. Bref, la foi est une croyance en toi, en moi ou en Dieu (pour les chrétiens, les trois vont ensemble), croyance nécessairement et perpétuellement travaillée par le doute - sinon il n'y a pas d'altérité ni de relations.

En absence du doute qui la travaille, la croyance est séductrice. À la manière du héros mis en roman par Kierkegaard, le séducteur sature l'imagination et les sentiments: il interdit toute relation et enferme le sujet dans une présence à soi-même et une affirmation de soi sans altérité. En revanche, de la croyance travaillée par le doute émerge la conscience, qui ne tombe pas du ciel mais des relations, douteuses par essence, des expériences, plus ou moins concluantes, de l'exemplarité, plus ou moins édifiante, des parents, des proches ou des maîtres, du milieu de vie plus ou moins anesthésiant ou provocateur.

Pour se désaliéner

Lorsque l'autorité ecclésiale ou étatique qui sollicite la croyance s'appuie trop visiblement sur le pouvoir



Aiguillon pour des croyances fécondes

de l'organisation hiérarchique (c'est le propre du cléricalisme), il provoque un rejet qui s'exprime d'abord par le doute. Lorsque l'autorité charismatique d'un individu n'est pas cadrée par des objectifs précis, des moyens proportionnés et un partage des risques, elle conduit vers des dérives et provoque - toujours trop tard - le doute dans l'esprit des victimes. Entre l'autorité fondée sur le pouvoir et l'autorité fondée sur le charisme joue toute une série de pouvoirs mêlés d'autorité, dont l'enchevêtrement provoque le doute.

Selon le mot de Nietzsche, ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou. La certitude partage cet effet avec ce que le XVIIe siècle nommait les passions. Dans la tradition occidentale, les passions ont emprunté le vocabulaire de saint Augustin, la libido sentiendi (la concupiscence, le plaisir des sens), la libido dominendi (la volonté de puissance), la libido sciendi (l'appétit de savoir) et toutes les libidos croisées qui en découlent (le plaisir d'apprendre, le sentiment de dominer par le savoir, etc.). Toutes ces libidos ont en commun de fixer et d'enfermer le croyant dans l'immédiat de son ressenti, une suffisance dont le doute le libère en lui permettant de découvrir perpétuellement que « ce n'est pas encore ça ».

Aussi dangereuses soient-elles, libidos et certitudes restent néanmoins le véritable moteur de la recherche,

c'est-à-dire de la vie. On cherche pour le plaisir de savoir, pour la sensation de dominer, pour le confort ressenti de la sécurité, etc. Mais cela devient impossible si l'on a l'illusion d'être arrivé, illusion que détruit le doute raisonnable. Car la raison détruit la suffisance des certitudes humaines et des passions, les relativise pour rechercher, comme disait Levinas, l'infini de Dieu dans le visage d'autrui.

Un jeu d'équilibriste

Comme les deux jambes, le couple croyance-doute permet d'avancer à la manière de la marche à pied, dont les ergonomes nous disent que c'est une chute perpétuellement amortie. Si l'on n'accepte pas le risque de tomber en avant - c'est le rôle du doute -, on ne peut pas avancer. Et on ne peut avancer qu'en une chute entre deux croyances, celle sur laquelle on s'appuie et qu'on quitte pour une autre ... qui n'est souvent que la première mieux formulée. Comme une béquille, la croyance amortit la chute et le doute relance la croyance un peu plus loin, toujours plus loin...

- 1 Michel Sauquet, Ne m'ôtez pas d'un doute. Vivre l'incertain, Paris, Salvator 2021, 192 p. (recension in *choisir* n° 701, octobre-décembre 2021).
- 2 Charles-Sanders Peirce, Comment se fixe la croyance, conférence de 1878.
- 3 Søren Kierkegaard, 1843, Ou bien... ou bien, «Les premières amours».
- 4 Jacques Sédat, « De la répétition », in *Christus*, n° 77, Paris, janvier 1973, p. 113.
- 5 Projet et problème sont un même mot signifiant pro-jeter [jeter en avant]: l'un d'origine latine pro-jectus a donné projet, le second d'origine grecque pro-balein a donné problème.
- 6 Henri Bergson, «Introduction à la métaphysique», in Revue de métaphysique et de morale, 1903. Repris dans La pensée et le mouvant, Paris, PUF 1933, p. 181. Pour Bergson, ressentir une «intuition» de la réalité signifie avoir «une sympathie spirituelle avec ce qu'elle a de plus intérieur» (id., p. 226).
- 7 André Comte Sponville, L'Esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité sans Dieu, Paris, Albin Michel 2006, 220 p.

La science est-elle une opinion?

Stève Bobillier, Fribourg philosophe et éthicien

PHILOSOPHIE

Y a-t-il une seule chose dont nous soyons absolument certains, à part la mort et les impôts, comme disait Benjamin Franklin? La réalité extérieure est soumise aux changements, mais qu'en est-il de notre monde intérieur, de nos savoirs et certitudes? Sont-ils stables? véritables? Y a-t-il un moment où il faut arrêter de remettre en question sa pensée?

Stève Bobillier est membre de la Commission de bioéthique de la Conférence des évêques suisses. Historien des idées, spécialiste de philosophie médiévale, il est l'auteur de L'éthique de la personne. Liberté autonomie et conscience dans la pensée de Pierre Jean Olivi (Vrin 2020).

Je pensais voir un ami demain, il a dû annuler; je pensais vivre dans un pays stable, l'Europe est ébranlée par la guerre; je voulais me promener, mais je suis tombé malade. Une rapide réflexion nous fait entrevoir que rien dans notre monde n'est assuré. Ce que nous pensions acquis depuis l'école est faux: Molière n'est pas mort sur scène, les médiévaux ne croyaient pas que la Terre est plate, les autruches n'enfoncent pas leur tête dans le sable, etc. Internet rajoute à notre incertitude. On y trouve tout et son contraire. Tout le monde peut écrire et il y a autant de vrai que de faux; l'information nous parvient en continu et nous n'avons plus le temps de la traiter. Dans cette masse, on parle de désinformation et de besoin ... de réinformation! C'est à y perdre son latin.

Mais s'il n'existe aucun savoir qui ne puisse être remis en question, faut-il pour autant tomber dans un relativisme sceptique selon lequel rien n'est vrai et dans lequel toutes les opinions se valent? Ou, au contraire, existe-t-il des « vérités scientifiques » qui puissent assurer certaines de nos croyances?

Le besoin de contrôle

Nous ne pouvons pas vivre longtemps dans un environnement instable et peu sécurisé. Dans ce cas, les psychologues observent un mécanisme de défense psychologique assez commun: face à la complexité du monde, l'homme éprouve le besoin de contrôler son environnement en le simplifiant, parfois à l'extrême: d'un côté, les gentils, dont il fait partie, de l'autre les méchants qui veulent le tromper. Cette vision dichotomique aide les personnes à retrouver une forme de sécurité et diminue leur anxiété.²

L'absence de nuances et de diversité d'opinions fait cependant que ces personnes sont plus facilement sujettes à croire toute explication qui corrobore leur vision. Ainsi certaines tombent-elles dans les théories du complot. Au lieu d'essayer de comprendre la complexité, elles tentent d'adapter le monde à leur vision; toute justification qui va dans ce sens est considérée vraie, même si elle paraît farfelue. Les défenseurs de la théorie du complot justifient ainsi le plus souvent leurs positions et sont persuadés de leur bienfondé.

N'en va-t-il pas de même finalement pour toutes nos croyances? La science elle-même n'est-elle pas une

La science est-elle une opinion?

justification que nous estimons vraie, mais qui se trompe parfois? Ainsi une justification ne suffit pas à prouver la véracité de notre propos, et ce point nous interroge sur le bien-fondé de nos propres croyances.

Opinion, foi et science

Le philosophe allemand Emmanuel Kant propose de distinguer trois degrés de croyances: l'opinion, la foi et la science.³ L'opinion est le degré de croyance le plus bas. Il s'agit souvent d'un discours rapporté: « J'ai lu un article qui dit que...», « un ami m'a dit que...», « la majorité des gens pensent que...», etc. De plus, sa justification est faible ou, plus exactement, elle est vraisemblable, c'est-àdire qu'elle a la semblance du vrai mais n'est pas (encore) vérifiée par des faits, par des raisons objectives.

Le deuxième degré de croyance est celui de la foi. Celle-ci est un entre-deux qui n'a ni la faiblesse d'une opinion (car si je peux changer d'opinion, la foi semble plus assurée), ni la force de la certitude scientifique (car je ne peux pas la prouver rationnellement). Il s'agit d'une conviction, d'une évidence qui concerne l'expérience intime. Elle est subjective, c'est-à-dire propre à chacun, et pour cette raison je ne peux ni réellement l'expliquer ni surtout l'imposer aux autres.

Enfin le degré de croyance le plus fort est celui de la science. Celle-ci produit une certitude car elle n'est pas seulement personnelle (comme la foi) et vraisemblable (comme l'opinion), mais elle tend vers une objectivité et une universalité, c'est-à-dire à être valable pour tout le monde, en tout temps et en tout lieu. Par exemple, la loi de la gravité fait que tous les corps qui ont une masse s'attirent, peu importe où ils se trouvent et de quoi ils sont composés. Du fait de cette universalité, il est légitime de poser et d'imposer la science comme vraie.

Cela dit, la science reste une croyance. En effet, elle progresse et il arrive que des choses que nous croyions vraies, parfois même durant des siècles, s'avèrent être fausses. Se demander si la science ne serait finalement pas qu'une opinion parmi d'autres est donc légitime.

C'est là que le besoin de nuance se fait sentir. La science peut être considérée comme vraie car « dans l'état actuel de nos connaissances», elle l'est. Elle peut être envisagée comme une autorité que nous pouvons aisément suivre, puisqu'elle contient un haut degré de certitude qui s'appuie sur des faits objectifs et donc universellement valables. Mais comme la certitude n'est pas la vérité (mais notre rapport de croyance à elle), il est possible que les positions scientifigues changent. Cela ne signifie pas pour autant que la science affirme tout et son contraire. Elle permet d'éliminer les hypothèses qui sont fausses et de progresser ainsi vers la vérité. Elle ne peut donc pas changer du tout au tout.

On peut ainsi affirmer qu'il existe une exactitude scientifique qui peut emporter notre adhésion. Certains objecteront que les scientifiques ne sont pas toujours d'accord entre eux. Mais n'est-ce pas là le propre de la science? Pour progresser vers le savoir, tout scientifique a besoin de soumettre à la critique de ses pairs les résultats de sa recherche. C'est dans ce débat d'idées et de contrôle par les autres experts que le vrai se dégage. Ainsi toute publication scientifique est un work in progress. Cela ne signifie pas que son contenu est faux, mais juste qu'il n'est pas une vérité absolue; qu'il est la vérité dans l'état actuel de notre savoir.

Les biais de connaissance

Les philosophes des sciences ont relevé certains biais de connaissance qui permettent de mieux saisir notre rapport à la certitude. Etienne Klein l'explique brillamment dans un petit ouvrage nommé *Le goût du vrai.*⁴ De ce livre, je ne retiens ici que de deux effets psychologiques: l'ultracrépidarianisme et l'effet Donning-Kruger.

Lorsque quelqu'un commence à acquérir des connaissances dans un domaine, il a tendance à surestimer son savoir et à parler avec assurance d'un sujet qu'il ne maîtrise objectivement pas.

Sous le terme barbare d'ultracrépidarianisme se cache une expression latine: sutor, ne ultra crepidam, que I'on pourrait traduire par «cordonnier ne coud pas plus loin que la semelle ». Il semble, en effet, faire peu de sens que le cordonnier, lorsqu'il fabrique une chaussure, se mette à dépasser et à la coudre plus loin que la semelle. Pourtant, c'est une tendance générale de croire que parce que l'on possède des compétences réelles dans un domaine, on en possède dans d'autres également. Combien de fois n'a-t-on pas entendu: «Je ne suis pas médecin, mais...»? Certes, chacun peut avoir un avis, dans les domaines qu'il ne maîtrise pas également, mais le danger est de croire à son propre discours et d'estimer que son opinion vaut une expertise.

Socrate, au Ve siècle av. J.-C. déjà, relevait dans son Apologie⁵ ce danger de l'opinion: «une folle présomption» animait alors les Athéniens qui croyaient tous, des artisans aux politiciens, savoir comment gérer la cité au mieux, alors que personne ne savait même ce qu'était la justice ou le bien commun. Sommes-nous si éloignés d'eux lorsque nous nous prétendons virologues, experts en géopolitique ou en finance? Socrate, pour sa part, était le plus sage des hommes, car il adoptait une attitude humble face au savoir. Il savait qu'il ne détenait pas la vérité et que c'est lorsqu'on affirme une certitude absolue qu'on s'éloigne le plus de la vérité. Ainsi, avoir conscience de ses limites est le seul moyen pour se mettre à chercher, pour comprendre et progresser vers un savoir véritable qui ne serait plus une simple opinion.

Le deuxième biais de connaissance a été observé par deux psychologues, David Dunning et Justin Kruger, en 1999.6 Ils ont remarqué que lorsque quelqu'un commence à acquérir des connaissances dans un domaine, il a tendance à surestimer son savoir et à parler avec assurance d'un sujet qu'il ne maîtrise objectivement pas. Cela explique pourquoi certains, après avoir lu un ou deux articles scientifiques, se sentent compétents pour parler du coronavirus ou de la guerre en Ukraine. Or, quand ces personnes continuent à acquérir des connaissances dans ce même domaine, elles se rendent vite compte qu'elles avaient présumé de leur savoir: que le champ de leur ignorance est étendu. Et même si elles se spécialisent dans ce domaine, elles ne parleront plus jamais de ces questions avec autant d'assurance qu'au début de leur recherche.

La science est-elle une opinion?

Il y a là un double paradoxe. Premièrement, ceux qui parlent avec le plus d'assurance sont souvent ceux qui en savent le moins, tandis que les experts sont plus prudents dans leurs propos. Deuxièmement, il faut un certain niveau de compétence pour apercevoir son incompétence et les limites de sa connaissance...

De l'ultracrépidarianisme et de l'effet Dunning-Kruger, nous pouvons retenir deux choses: une certaine humilité par rapport à notre propre savoir est bienvenue et il faut faire confiance aux experts, surtout s'ils parlent avec prudence et essaient d'introduire de la nuance dans leur propos. C'est là un gage de plus de compétence et d'une plus grande certitude du savoir.

Foi et remise en question

Considérer la foi permet d'éclairer la question de la certitude scientifique. Comme vu plus haut, la foi, bien qu'elle ne puisse s'expliquer, engendre une forme de conviction. Que nous donnions des preuves rationnelles en faveur de l'existence de Dieu ou de sa non-existence, cela ne change rien pour celui qui a la foi. Le domaine de la raison et celui de la foi ne se recoupent pas. Or la foi véritable est celle qui se remet en question - dans le cas contraire, elle serait un savoir, une certitude. Elle est un acte de croyance: elle sait qu'elle ne peut pas prouver son objet. Celui qui ne met aucunement en question sa foi n'est pas un croyant, mais un fanatique ou un intégriste. Au contraire, l'exemple des saints montrent que plus ils avancent dans la foi, plus ils doutent. Ainsi de Mère Térésa qui, jusqu'au seuil de sa mort, remit profondément en question l'existence de Dieu et se demanda si le ciel était vide. Dans ce doute profond, l'acte de foi est d'autant plus impressionnant.

Cet exemple peut aider à comprendre le rapport entre le doute et le savoir. Celui qui cherche à comprendre, qu'il soit un croyant ou un scientifique, doit d'abord douter, remettre en question ses opinions et ses croyances. C'est à ce seul prix qu'il peut progresser vers la vérité.

Les dangers de l'opinion

À mon sens, les opinions engendrent trois dangers. Premièrement, croire que son avis est la vérité, que notre représentation du monde est la seule valable. Il est difficile de reconnaître ses opinions, de les remettre en question, voire de rompre avec elles lorsqu'elles sont communes à notre environnement et dominantes (mainstream). Le danger réel est de ne plus les interroger. Pour dépasser le simple stade de l'opinion, une idée commune doit pouvoir passer au creuset de la critique.

Deuxièmement, et c'est un mal très contemporain, il semble qu'au nom d'une certaine compréhension de la liberté d'expression, on estime que tout le monde doit non seulement pouvoir exprimer tout ce qu'il pense (alors que ce qui appartient à la sphère privée est parfois illégal à prononcer dans l'espace public), mais surtout que toutes les opinions se valent. Ainsi tout et son contraire peut être dit et est « vrai ». Le risque est de tomber dans un relativisme sceptique dangereux. Parce que nous ne pouvons pas atteindre une vérité absolue, nous supposons que celleci n'existe pas. Or, s'il n'y a pas de vrai, il n'y a pas de justice, de morale ou de bien qui tienne – « tu estimes que cela est mal, moi pas ». La frontière entre bien et mal est supprimée, et nous tombons dans l'amoralité. C'est une dangereuse mise en avant de l'opinion individuelle.

Parce que nous ne pouvons pas atteindre une vérité absolue, nous supposons que celle-ci n'existe pas. Or, s'il n'y a pas de vrai, il n'y a pas de justice, de morale ou de bien qui tienne.

Un troisième écueil nous attend. Après avoir remis en question nos opinions et être parvenus à un système cohérent, nous risquons de le considérer comme une vérité absolue et inaltérable. C'est alors que naissent les pires idéologies. C'est la critique d'Hannah Arendt qui souligne que les révolutions, en voulant remplacer l'ancien système, ont conduit à des systèmes encore plus sclérosés. Le danger réside donc dans l'arrêt de la remise en question de la pensée.

Pour progresser, l'autre

Alors comment progresser vers un plus grand degré de certitude? En plus d'être conscients des biais de connaissance évoqués ici, le meilleur moyen reste sans doute la rencontre avec l'altérité. Les opinions des autres nous permettent de douter des nôtres. Il est en ce sens important de sortir de ce que l'on nomme aujourd'hui des bulles, de discuter avec des gens qui ont des opinions différentes.

Toutefois la rencontre d'une pensée autre ne suffit pas. Il faut encore porter le «souci de la vérité». Souvent, dans une discussion, nous voulons persuader l'autre de la véracité de notre opinion. Or un véritable dialogue repose plutôt sur l'écoute des arguments de l'autre, avec la

possibilité de se laisser convaincre par certains d'entre eux. Il s'agit d'envisager la discussion non comme un combat entre deux opinions, mais comme une recherche commune de la vérité. Penser ensemble et autrement permet d'éliminer les croyances fausses, les opinions érigées en vérité absolue, et ainsi de progresser vers le vrai, sans jamais cesser de remettre en question sa pensée. En ce sens, toute certitude devrait passer par le creuset de la confrontation aux autres, par un examen approfondi de sa cohérence et devrait, à tout moment, pouvoir être à nouveau remis en question. Finalement, l'incertitude ne devraitelle pas être rassurante? C'est de la certitude absolue qu'il faut savoir se méfier.

- 1 Benjamin Franklin, Lettre à M. J.-B. Le Roy, 13 novembre 1789.
- 2 Anthony Lantian, Rôle fonctionnel de l'adhésion aux théories du complot: un moyen de distinction?, thèse de doctorat soutenue en décembre 2015, 340 p., consultable sur tel. archives-ouvertes.fr (voir en particulier les pp. 30-35).
- 3 Emmanuel Kant, Critique de la raison pure, Méthodologie, II, 3º section, 1781.
- 4 **Étienne Klein**, *Le goût du vrai*, Paris, Gallimard 2020, 64 p.
- 5 Platon, Apologie de Socrate, 19a-22e.
- 6 Justin Kruger, David Dunning, «Unskilled and Unaware of It: How Difficulties in Recognizing One's Own Incompetence Lead to Inflated Self-Assessments », in Journal of Personality and Social, vol. 77, n° 6, décembre 1999, pp. 1121–34.

La démocratie promesse de liberté sans certitudes

François Cherix écrivain, conseiller en stratégie et communication

POLITIQUE

Carburant indispensable de la démocratie, le doute est à la pensée ce que l'eau est à la vie. De même qu'un fleuve irrigue et abreuve tout ce qui pousse et respire, il stimule nos réflexions. Et de même que le courant érode les rochers, il interroge nos convictions quand elles menacent de se vitrifier. Autrement dit, la qualité de nos idées doit beaucoup à la vivacité du doute qui les accompagne.

Auteur de fictions et d'essais politiques, dont Qui sauvera la Suisse du populisme? (Slatkine 2016) et Le crépuscule du récit révolutionnaire (Slatkine 2021), François Cherix est membre du Parti socialiste suisse et a coprésidé le Nouveau mouvement européen Suisse.

D'autre part, le doute est le moteur de la raison. Il nous rappelle qu'une décision pertinente appelle l'interrogation des faits. Mais il nous incite aussi à nous contenter du meilleur choix possible, sans chercher une solution parfaite et insaisissable. Ces deux principes, les choix réfléchis des individus et le primat de la raison, sont au cœur de la démocratie, fille des Lumières et de l'esprit critique. Toutefois, dans un paradoxe frappant, le doute peut aussi devenir le poison de la démocratie.

Premièrement, autant le questionnement le plus vif peut alimenter les débats qui précèdent une élection ou un référendum, autant le résultat d'un scrutin correctement organisé doit être accepté sans discussion. La démocratie est une convention fragile qui exige un respect absolu du suffrage universel. Deuxièmement, si l'intégrité des institutions est mise en doute quoi qu'elles fassent et quoi qu'elles disent, alors la société entre dans l'ère du soupçon. La démocratie est un processus délicat qui requiert une distinction claire entre les faits établis et l'éventail des opinions allant des idéologies aux mensonges.

Un terrain vague ou trop plein

En fait, la notion clé qui permet aux citoyens de faire bon usage du doute, c'est la tolérance à l'incertitude. Grâce à elle, chacun admet que la démocratie entretient des discussions en perpétuel mouvement et produit des orientations toujours sinueuses. Les minorités partent alors du principe que les temps changent et peuvent à terme leur donner raison. La majorité sait que rien n'est jamais acquis et que demain n'est pas aujourd'hui. Le doute devient un aiguillon qui stimule le système sans l'empoisonner.

Hélas, le drame de nos sociétés contemporaines est qu'elles se montrent toujours plus allergiques à l'incertitude. Différents phénomènes expliquent cette attitude. Tout d'abord, nous vivons dans des sociétés globalisées qui entretiennent les unes avec les autres une multitude d'interdépendances. Les repères politiques traditionnels semblent disparaître dans un immense terrain vaque plein d'enjeux inconnus. De plus, la complexité des problèmes soumis aux citoyens s'est fortement accrue. Aujourd'hui, il n'est pas rare que, dans un même dossier, une affirmation et son contraire soient tous deux exacts. Enfin, les révolutions technologiques

et les réseaux sociaux ont atomisé les consciences, qui ne partagent plus de récit commun et tendent à perdre de vue l'intérêt général. Dans une sorte de pointillisme mental, chacun s'éparpille dans une infinité de flux numériques ou se recentre sur son ego.

La conjonction de ces évolutions crée un sentiment diffus et croissant d'angoisse existentielle. Plus rien ne semble compréhensible dans un monde trop vaste, trop compliqué, balayé de surcroît par les tempêtes d'émotions brutes qui envahissent les écrans en tout genre. Dès lors, le citoyen déboussolé semble prêt à tout pour retrouver des certitudes apaisantes. La brutalité, le populisme, les positions tranchées des extrémistes, tout ce qui lui offre des explications simples le séduit. La désignation de boucs émissaires le mobilise. La dénonciation de prétendus complots le rassure. Il n'est pas dupe. On ne peut pas le rouler. Il sait pourquoi tout va mal. Il connaît les fautifs même s'il ne peut pas les nommer. Dans ce monde fou. il a enfin des réponses.

Les révolutions technologiques et les réseaux sociaux ont atomisé les consciences, qui ne partagent plus de récit commun et tendent à perdre de vue l'intérêt général.

Dans ce tourbillon de peurs et de certitudes frelatées, les apprentis dictateurs prospèrent, fournissant aux égarés les repères qui leur manquent. Menteurs, ils éliminent la complexité. Manipulateurs, ils remplacent le bien commun par leurs croisades. Messianiques, ils prétendent avoir le droit de renverser la table pour sauver un territoire, la civilisation ou le peuple dont ils se proclament les seuls représentants.

Le prix de la complexité

Aujourd'hui, certains reprochent à la démocratie de ne pas apporter les clartés qu'ils attendent. Parce qu'elle ouvre le champ des possibles, elle est infiniment précieuse. Mais parce qu'elle ne fixe pas de limite à ses développements, elle contient une grande part de mystère qui peut s'avérer effrayante. Démarche imparfaite, jamais achevée, souvent décevante, elle requiert beaucoup de patience et l'acceptation de perspectives aléatoires. Pour nombre de nos contemporains, ces exigences semblent trop lourdes. Ils leur préfèrent les fausses légèretés des postures radicales ou des régimes autoritaires. Ils aspirent à la paix du simplisme et rejettent l'angoisse des équations qui ne sont jamais complètement résolues.

La démocratie est la seule méthode offrant la liberté aux citoyens. Mais comme la liberté, elle a son prix. Chacun doit travailler à son bon fonctionnement par sa réflexion et sa participation, tout en acceptant qu'elle puisse lui donner tort quels que soient les efforts consentis. Tout projet de société doit passer par elle, sachant que parfois elle les fait tous échouer. La démocratie est une sorte de promesse extraordinaire, dont nul ne sait si elle sera tenue. Elle est le miroir politique de la condition humaine, dont la beauté tient à son extrême et parfois douloureuse incertitude.

Soupçons, de l'ombre d'un doute à l'enfer paranoïaque

Patrick Bittar, Paris cinéaste

CINÉMA

Est-il besoin de le rappeler aux lecteurs et lectrices de *choisir*? Le doute qui empêche de choisir et de s'engager est une maladie de l'âme qui la réduit à l'impuissance. Si le doute constitue un obstacle à la rencontre avec «la Vérité et la Vie» (Jean 14,6), quelle est, plus prosaïquement, sa place au cinéma? Retour sur un film culte qui en a fait le cœur de sa trame, *Suspicion* d'Alfred Hitchcock.

Dans les histoires classiques structurées autour du parcours traditionnel du héros mythique positif, le doute n'est qu'une étape rapidement transcendée. État d'esprit passif, il constitue souvent le point de départ d'une histoire et peut être à l'origine de tous les types d'enquêtes réalistes: investigation journalistique, instruction policière, drame psychologique... Dans un cinéma plus «adulte» (ou moins innocent), lorsque le doute se cristallise et empêtre les personnages dans leurs complexes, il génère en particulier tous les types d'univers paranoïaques: du film noir

au film fantastique en passant par le film d'horreur.

Si tant de films nous entraînent dans les méandres de ce trouble mental qu'est la paranoïa, c'est que l'aspect para (étymologie grecque signifiant «à côté de», «protection contre») est éminemment cinématographique. On est dans un mécanisme aberrant de défense. Qui dit parano dit donc conflit, base difficilement dispensable de toute histoire au cinéma; et surtout, le mécanisme paranoïaque étant projectif, ce conflit est objectivé dans un délire interprétatif: la moindre chose perçue devient évènement chargé de sens, d'intensité, de résonnance.

Autre affinité avec le cinéma: pour le spectateur d'un film, c'est le vraisemblable qui compte, bien plus que le vrai, comme pour le paranoïaque pour qui « le réel n'est pas le vrai (...) Le réel, c'est ce qui se passe pour le sujet dans sa tête, apparemment en réaction à l'évènement »¹... Le paranoïaque construisant son propre délire avec une cohérence et une complexité confondantes, le complot qu'il échafaude est une évidente source d'intrique (plot en anglais).

Une étude sur la paranoïa

Un des films les plus réussis sur les dérèglements engendrés par une psyché rongée par le doute est Suspicion (Soupçons, 1941) d'Alfred Hitchcock. Ce film témoigne, de la part de l'auteur futur de L'Ombre d'un doute (1943), d'une grande connaissance de la paranoïa et d'une maîtrise de la grammaire cinématographique pour la traduire dans chaque plan et en jouer avec le spectateur.

En résumé, Suspicion est l'histoire d'une jeune aristocrate anglaise, Lina McLaidlaw (Joan Fontaine),



Joan Fontaine et Cary Grant, Suspicion, d'Alfred Hitchcock

qui s'éprend du séduisant Johnnie Aysgarth (Cary Grant) et décide de l'épouser. Apprenant qu'il n'a pas de fortune personnelle et qu'il croule sous les dettes de jeu, Lina va commencer à croire qu'il l'a épousée pour son argent et qu'il cherche à se débarrasser d'elle.

Le choix de la relation amoureuse comme terrain de développement de la paranoïa est pertinent. «Qui peut croire, sérieusement, que la parano naît d'un déficit neurobiologique ou neurochimique, alors que, comme l'extase, elle est spécifique de l'affect?» Or le psychisme de Lina forme un terreau favorable à l'irruption du doute, et son opposition aux traits de personnalité de Johnnie peut générer chez elle de la crainte. En effet, les parents de Lina pensent qu'elle finira vieille fille, et cela la fragilise, alors que Johnnie est un séducteur de notoriété publique, plein d'assurance. Lina est honnête, transparente et prête à se sacrifier; Johnnie est menteur, opaque et il se protège. Elle est sérieuse, sage et logique; il est frivole, joueur et déraisonnable. À cela s'ajoutent les différences de situation sociale: elle est l'unique riche héritière de son père général; lui est un playboy mondain oisif et endetté.

Enfin, les modalités de leur rencontre en termes d'intensité et de rythme correspondent bien aux conditions « paranogènes ». Johnnie est culotté: il débarque dans la vie rangée de Lina comme il débarque dans un bal huppé pour la retrouver (en prétendant, avec force assurance, y avoir été invité). Et très vite, ils se marient. «Intensité, atmosphère, entourage, vitesse d'apparition des sentiments ou des sensations créent. tout autant que la personnalité, les prédispositions » au développement de la paranoïa. Leur relation prend rapidement un tour un peu sado/ maso: Johnnie l'infantilise en la surnommant sans cesse Monkey face (ouistiti, dans la version française). Pour semer le trouble, Hitchcock accompagne ces lutineries de quelques accords romantiques.

Tout en montagnes russes

Plus généralement, tout au long du film, qui colle au point de vue de Lina, la mise en scène exprime les pénibles fluctuations du doute (soupçons / soulagement) en jouant constamment sur deux interprétations possibles des faits et paroles de Johnnie. Le spectateur est perpétuellement conduit par Lina sur de fausses pistes.

Il faut dire que Johnnie n'est pas très clair. Dès leur première rencontre dans un train, il voyage en première classe avec un billet de troisième. De retour de leur lune de miel en Europe, il fait découvrir à sa jeune épouse leur maison luxueuse avec femme de chambre et tout le toutim. Alors qu'il la fait valser pour dissiper son questionnement de ce train de vie somptuaire, il recoit un télégramme: un «vieil ami» lui demande une grosse somme. «C'est un triste imbécile... Tu n'aurais pas cet argent, dis-donc?» Et de lui avouer, toute honte bue, qu'il a emprunté pour payer leur lune de miel,

Soupçons, de l'ombre d'un doute à l'enfer paranoïaque

qu'il n'a jamais eu un sou et qu'il comptait vivre sur la rente de sa femme. « Tu es un petit enfant », en conclut Lina, affligée mais pleine d'indulgence. « Pourquoi ne pas demander à ton père? » insiste le séduisant mufle. Finalement elle le convainc de travailler pour Melbeck, un agent immobilier.

Un après-midi, Lina reçoit la visite impromptue d'un ami d'enfance de Johnnie, Beaky. Celui-ci lui apprend incidemment que son mari continue d'aller aux courses malgré ses promesses. «Quel farceur! s'esclaffe Beaky. Vous tourmentez pas si Johnnie raconte des blagues. Il faut le prendre comme il est!» Atterrée, Lina remarque que deux chaises ont disparu: des objets de famille offerts par son père pour son mariage. «Avaient-elles de la valeur?» demande Beaky. - «Des pièces de musée» - «Je parie vingt contre un qu'il les a liquidées!»

Lina retrouve les chaises dans la vitrine d'un antiquaire. Le soir, Johnnie rentre des cadeaux plein les bras: un petit chien pour lui, une canne chic pour Beaky, un tour-decou en renard pour la domestique et pour Lina, un vison qui l'avait fait loucher à Londres (n'est-ce pas une marque d'attention?). Plein d'alacrité, il explique qu'il a joué aux courses le résultat de la vente des chaises et a gagné à dix contre un. Lina, consternée, a les larmes aux yeux. Beaky et Johnnie la houspil-

lent pour la dérider ... puis le flambeur un peu sadique finit par sortir le reçu du rachat des deux chaises qui seront livrées dans l'heure... On voit comment ce début de mariage entraîne la confiance de Lina sur des montagnes russes.

Peu à peu, les conséquences relativement bénignes des défauts de Johnnie prennent des tournures plus graves, alimentant la méfiance de Lina. Alertée dans la rue par une peste qui a vu Johnnie aux courses, Lina se rend dans les bureaux de l'agent immobilier et constate son absence. Melbeck lui apprend qu'il l'a licencié six semaines auparavant pour détournement de fonds et qu'il ne portera pas plainte si l'argent est remboursé. Lina rentre chez elle, fait sa valise et écrit une lettre de rupture ... qu'elle déchire aussitôt. Un bruit de porte qui se ferme: la silhouette de Johnnie apparaît derrière elle. «Alors, tu sais?» demande-t-il. - «Je le sais, oui.» - «Je suis navré, j'ai beaucoup de peine », ditil en se rapprochant. Le visage de Joan Fontaine, toujours face caméra, s'attendrit légèrement: il avoue et se repent! Mais Johnnie lui montre un télégramme lui annonçant la mort de son père.

Hitchcock joue sur le malentendu pour donner d'abord un faux espoir, puis pour ajouter de l'affliction au trouble: Lina se réfugie contre Johnnie en pleurant. La scène se clôt ainsi, sur une situation pire qu'elle ne l'était à son ouverture. Les malversations et le licenciement de Johnnie n'ont même pas été abordés, et c'est lui qui lui annonce la mort de son père alors qu'il lorgnait sur son héritage. Un malentendu levé peut ainsi révéler une vérité encore plus menaçante.

Déçu de découvrir que Lina n'a hérité que d'un portrait de son père,

Johnnie convainc Beaky de financer un programme d'aménagement foncier extrêmement spéculatif. Il surprend Lina alors qu'elle tente de dissuader son naïf ami de s'embarquer dans cette affaire, et il se met en colère.

De silences et de mensonges

Entre ces scènes de tension, Hitchcock intercale des scènes de dialogues intimes, accompagnées d'une musique romantique, où la sincérité de l'amour de Johnnie semble réelle. Mais Lina ne lui dit pas qu'elle connaît les raisons de son licenciement et il continue à lui mentir à ce sujet. Sa perte de confiance, substrat du doute, est bien compréhensible. La rapidité de leur engagement et ses failles affectives (manque de confiance en soi, peur de se faire « manger», angoisses de mort) lui font douter de la réalité de l'amour de Johnnie, dont les paroles réconfortantes sont moins efficaces. À mesure que la parano augmente, la surenchère des mots tendres constitue même une sourde menace, les silences anormalement longs sont ambigus - «La parano n'existe que dans la relation à l'autre, dans le silence à l'autre plus que dans le discours de l'autre» - et les cadrages donnent une impression de danger. L'héroïne ne sait plus où elle en est et l'atmosphère autour d'elle devient cotonneuse. Alors que le couple joue au Scrabble avec Beaky, Lina trouve le mot Murder et imagine Johnnie poussant son ami du haut d'une falaise. Lorsqu'elle apprendra la mort de Beaky, ses soupcons vont sembler se confirmer.

Le spectateur est ainsi progressivement intégré à « cet implacable système où, à partir de prémisses fausses, le raisonnement acquiert une logique aveuglante »: si Johnnie lui apporte un verre de lait, c'est pour l'empoisonner; s'il l'emmène en voiture, c'est pour la précipiter dans le vide...

Finalement Suspicion est l'un des rares films d'Hitchcock où l'on n'ait pas de «méchant». L'histoire du roman policier² dont est tiré le film est différente: l'héroïne sait que son époux veut l'assassiner pour récupérer l'argent de son assurance-vie et elle se laisse empoisonner. Mais pour la production, Cary Grant ne pouvait pas être un meurtrier! Hitchcock, qui avait tourné une fin conforme au roman, a dû faire évoluer l'histoire vers « une femme croit que son mari est un meurtrier ». Une contrainte qui a mené le maître du suspense à réaliser un drame conjugal sous la forme d'une formidable étude sur la paranoïa.

Joan Fontaine et Cary Grant, Suspicion, d'Alfred Hitchcock



- 1 Claude Olivenstein, L'Homme parano, Odile Jacob 1992, 224 p. Les citations suivantes reliées à la paranoïa sont tirées du même ouvrage.
- 2 Préméditation d'Anthony Berkeley paru en 1932, que l'auteur signa du pseudonyme de Francis Iles.



Arts

La nature pour outil de création

Céline Fossati, Begnins (VD) journaliste *choisir*

Roseaux, brins d'herbe et tiges de bois, cire, feuilles, fleurs, écorces sont parmi ses matériaux de création. Miroslaw Maszlanko installe, le plus souvent in situ, des formes poétiques qui dialoguent avec leur environnement. Un monde énigmatique et organique d'une beauté magnétique et réconfortante.

Artiste de Land art, né en 1963 en Pologne et y vivant encore, Miroslaw Maszlanko est diplômé de l'Académie des Beaux-Arts de Varsovie. Depuis 1991, il participe à de nombreuses expositions personnelles et collectives: au Centre d'art contemporain de Varsovie et de Kiev, à l'Institut de la culture polonaise de Budapest et dans différentes galeries

de Pologne.

Le Land art ou art de la terre, c'est l'art d'exprimer des émotions, de créer des dialogues, de métamorphoser une beauté naturelle en une rêverie éphémère. Ce mouvement artistique qui colle si bien à notre époque est né vers la fin des années 1960. Dès les années 1970, des noms se distinguent comme celui du britannique Andy Goldsworthy.

Dans son travail, le polonais Mirosław Maszlanko crée des installations artistiques modernes et néanmoins étroitement liées au monde traditionnel dont il est originaire. Ce monde de la campagne qui a laissé une empreinte indélébile sur sa per-

ception de la réalité et imprègne encore sa conscience. «Trois éléments composent mes réalisations: la lumière, l'espace et la matière. Mes sculptures, installations et formes spatiales sont faites de matériaux naturels dont j'utilise les propriétés pour atteindre l'expression artistique. Mes œuvres, éphémères, sont étroitement liées à l'espace dans lequel elles sont créées », commente l'artiste.

«Ce qui m'intéresse dans le processus de création, c'est la réalisation de l'œuvre, le travail artisanal, «à la main», si cher aux communautés rurales. C'est la Beauté comme concept philosophique, comme rencontre non verbale, mystérieuse, intime, personnelle et en même temps notre expérience commune. »

Légendes du portfolio

p. 60: *Répétitions*, 2018 (cire et fragments de plantes), Marwica, Pologne

p. 61a: *Arrondi*, 2013 (osier), Jatne, Pologne

p. 61b: Komorebi, 2021, terme japonais décrivant l'état de la lumière qui pénètre les feuilles de la cime des arbres, Land art Festiwal Zawoja, Pologne

p. 61c: *Reflets*, 2014 (osier), Jatne, Pologne

p. 62a: *Moulins à vent*, 2013 (herbe, cire, bois), Jatne, Pologne

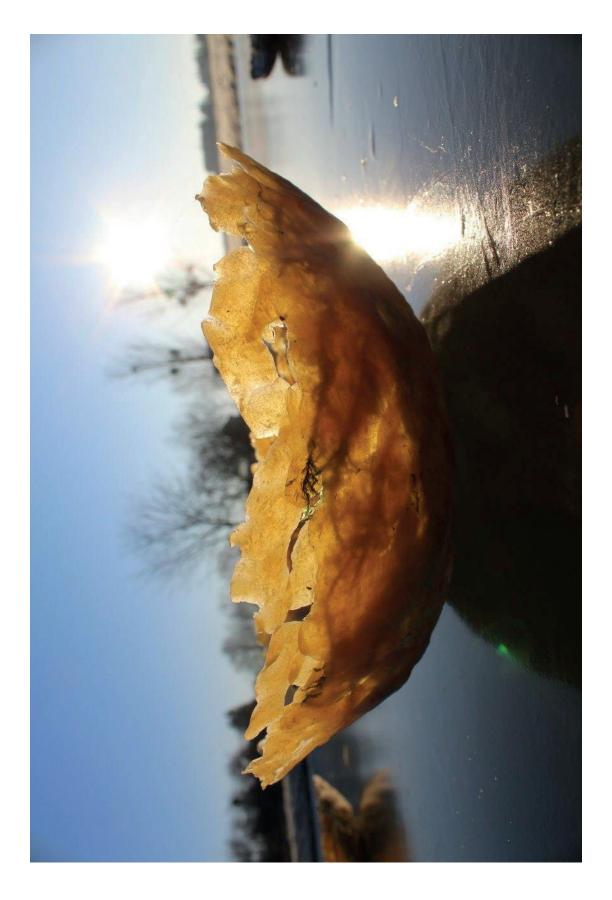
p. 62b: *Interférences*, 2015 (herbe, cire, bois), œuvre monumentale qui fait référence à un phénomène physique optique, Pologne

p. 62c: *Tomographie d'un arbre*, 2014 (osier), Land art Festival Zwierzyniec, Pologne

p. 62d: *Wieloskrety*, 2018 (osier), Bolestraszyce, Pologne

p. 63: *La marée*, 2018 (herbe, fil de cuivre), œuvre inspirée par l'effet de l'impact d'une goutte sur la surface d'un plan d'eau, Pologne

Retrouvez les travaux de Miroslaw Maszlanko sur Facebook @miroslaw maszlanko

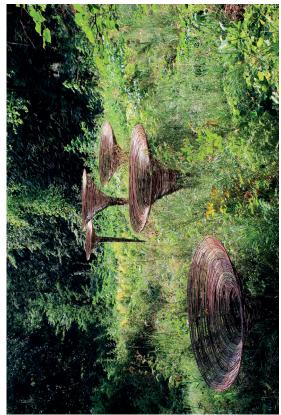






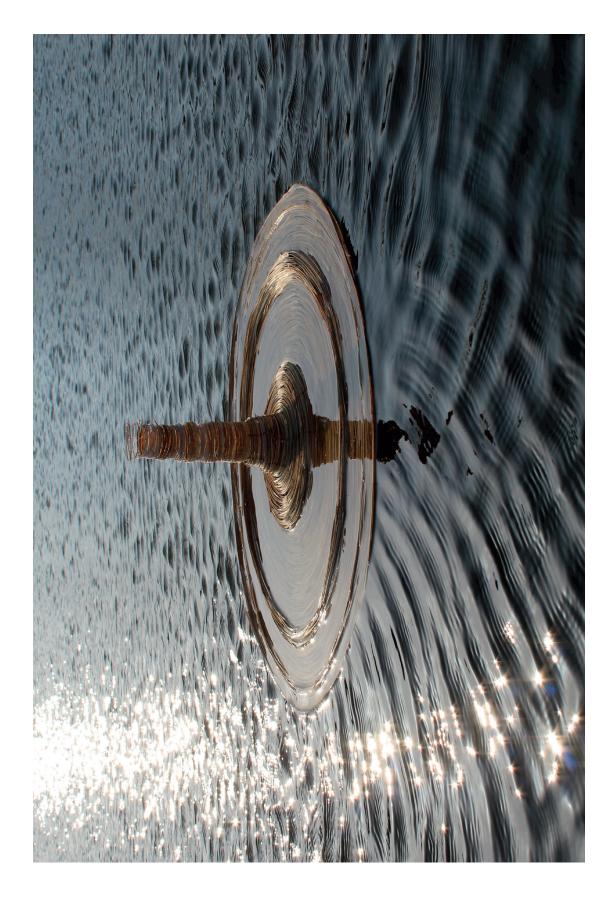












Lettres

Lily

Fréville, Romainmôtier écrivain

CULTURE

Mon père était cowboy, dans le phare ouest. Je n'y suis jamais retourné; je ne me souviens plus très bien de l'endroit. Ça se passait du côté des grandes plaines, là où dans les films des troupeaux de millions de bisons dévalent les collines, d'un seul élan, tous ensemble sans se poser de questions. Ils traversent l'horizon d'un trait, si nombreux que, de loin, on croirait que le vent fait ondoyer les herbes sur les collines.

Fréville est l'auteur de plusieurs nouvelles et romans, dont une trilogie familiale douce-amère, parus aux éditions Chemins de tr@verse. Cette nouvelle est extraite de Nos Folies Douces (2014). freville@chemins-de-traverse.fr

Bizarrement, ce sont les seules images que je garde de ce temps-là, les bisons dévalant dans la plaine. Je n'ai jamais réussi à apercevoir le dernier de tous les bisons, celui qui traîne à l'arrière. Peut-être est-il malade ou qu'il hésite à suivre : c'est le bison qui se pose des questions. Je me demande si, comme pour les troupeaux d'éléphants, un bison très costaud se tient à l'arrière pour protéger les jeunes bisons inexpérimentés et les vieux malades, ou si les bisons vont tellement vite, dans leur odyssée perpétuelle d'un bout à l'autre de la grande plaine, qu'ils n'ont pas le temps de prendre soin des plus démunis d'entre eux. Pourtant le troupeau a forcément une fin car le soir, je m'en souviens, la grande plaine se taisait - nous l'écoutions se taire.

Mon père n'aimait pas qu'on tue les bisons. Il fut le premier cowboy de l'Ouest à s'exprimer publiquement contre la chasse aux bisons. En vain, bien entendu, à cette époque tout le monde en tuait. Pour les cowboys, la chasse aux bisons était un jeu, une occupation. Quand Joe, assis sur un rondin dans la cuisine, se lassait de regarder Zelda faire griller du lard, il attrapait sa carabine et sortait tuer un bison, pour se donner l'impression de ne pas avoir complètement perdu sa journée. Il y en avait tant et tant des buffalos! Comment les habitants de la grande plaine auraient-ils pu soupçonner un seul instant qu'ils viendraient à bout de ce déferlement?

Mon père condamnait la chasse aux bisons par opposition à toute forme de violence, mais aussi parce que l'image laissée par les bisons morts ou agonisant sur la plaine l'indisposait. Il aurait voulu que le vol des bisons au travers de la grande plaine soit comme une page d'orchestre, emportant tout sur son passage - à commencer par lui-même - puis disparaissant avec la même plénitude. Un coup de tonnerre assourdissant, un éclair aveuglant, puis la pluie, violente, balayant tout, à torrents. Après, rien que le vide.

Le soir, mon père s'asseyait sur la barrière du corral pour contempler les austères pâturages au milieu desquels nous vivions, Lily, lui et moi. Il fallait attendre la tombée de la nuit pour cesser d'entendre le halètement rauque des animaux ensanglantés qu'on ne se donnait pas la peine d'achever. Alors, seulement, les chacals osaient s'aventurer à dé-

couvert parmi les buissons de chiteng piétinés et s'en venaient, avec une royale indifférence envers la souffrance des bisons et celle de mon père, faire définitivement taire les monstres des Amériques.

Si bien qu'un jour il n'a pas hésité à marcher jusqu'à Paso Doble, le cheflieu de canton, et à s'asseoir sur le sable, au milieu de la grand-rue. Aux incrédules qui demandaient ce qu'il faisait, il a répondu qu'il protestait contre la chasse au bison. La présence entêtée de mon père a provoqué un embouteillage dans la rue centrale de Paso Doble car les carrioles ne pouvaient plus se croiser. Les gens l'ont insulté et menacé du fouet ou du pistolet. Il répliquait: - Je proteste contre la chasse aux

Le sheriff est arrivé, craignant quelque mauvais coup contre la banque devant laquelle mon père s'était par mégarde installé.

bisons.

- Fous-moi le camp d'ici, étranger, ou tu auras affaire aux geôles de Paso Doble, et crois-moi, c'est pas du Fauchon qu'on sert à la cantine.
- Pourquoi m'appelles-tu étranger? a seulement répondu mon père.

Le sheriff, croyant qu'il se payait sa tête, l'a empoigné avec la ferme intention de le mettre au frais jusqu'au soir, en tout cas jusqu'à l'heure de fermeture de la banque. Mais, juste avant d'arriver à la prison flambant neuve de Paso Doble, Lily les a rejoints et a interpellé le sheriff.

 Oÿ sheriff! tu t'es trouvé un nouveau partenaire de fléchettes?

Les fleurs de Lily

Elle vendait des fleurs en papier entre la banque et le saloon, assise sur l'unique banc du bourg. Elle avait suivi toute la scène depuis le début, et comme les autres avait ri en entendant l'étranger dire qu'il protestait contre la chasse au bison. Puis elle l'avait regardé encore et s'était mordue les lèvres d'avoir ri.

Le sheriff, qui malgré ses airs de brute était secrètement amoureux de Lily, a bafouillé quelques mots...

- Panque, brison, l'étranger, tu comprends!
- Allez ne soit pas méchant Bob, il n'a rien fait de mal. Tiens, une fleur de papier contre sa liberté!

Comme le sheriff hésitait, elle a emporté la mise en disant:

- Et puisque c'est toi j'y ajoute une goutte de parfum, du parfum français!

Le sheriff a empoigné la fleur en repoussant son prisonnier le plus loin possible pour être seul avec Lily. Il a cherché des mots intelligents et tendres à dire, mais, le temps qu'il trouve le premier, Lily et l'étranger marchaient déjà sur la route, loin de Paso Doble. En chemin, mon père a expliqué à Lily son opposition à la chasse aux bisons. Elle a beaucoup ri: un cowboy qui veut protéger les bisons, et les Indiens aussi! Car, même s'il leur reprochait de participer au massacre des bisons, mon père n'aimait pas non plus qu'on tue les Indiens.

Le jeu de la mort et de la vie

En fait, mon père n'aimait tuer personne. Il portait un revolver au ceinturon, comme tout cowboy, mais je ne l'ai jamais vu s'en servir. Ne pas aimer tuer était un handicap dans le phare ouest, où la mort n'était qu'un joker de rechange entre les mains des joueurs de poker. Il parvenait cependant à vivre sa vie en restant fidèle à lui-même, c'est-à-dire en refusant ce jeu de vie et de mort qui, du bison au cowboy en passant par l'Indien, glorifiait l'éphémère. Mon père rêvait de pages d'orchestre, pas de gigues. Il fuyait comme la peste les square dance du saloon auxquelles se retrouvait toute la bonne société locale.

Lettres

Lily

Filer à cheval dans la grande plaine, voilà ce qu'il aimait. Se donner une direction et galoper jusqu'à épuisement de l'homme ou de l'animal. Plus rien ne l'arrêtait alors, surtout pas les troupeaux de bisons qu'il avait laissés loin, très loin à l'est. Quand il rentrait de ses longues chevauchées, mon père m'assevait sur la barrière du corral et allait chercher Lily dans sa basse-cour. Elle troquait avec joie ses torchons contre son banjo et venait nous rejoindre avec ce grand sourire aux lèvres que j'ai si souvent recherché depuis. Mon père chantait de sa voix douce et lointaine des chansons de cowboy, celles qui ne parlent ni de bisons ni d'Indiens mais plutôt de la grande plaine et des mille manières dont on peut s'y perdre - Lily l'accompagnait au banjo. Pendant ce temps le soleil se couchait, invariablement du côté où les bisons trépignaient encore.

Mon père était cowboy, dans le phare ouest. Il devait être chercheur d'or (ou de pétrole ou d'ivoire, ou peut-être était-il là simplement pour la couleur du vent et les couchers de soleil dans les canvons). J'étais encore tout petit mais je me souviens précisément que nous avons été très heureux là-bas. Le soir, après le passage des bisons, quand la poussière commençait à retomber sur la plaine, Lily chantait «It's gotta be ves... or no » en s'accompagnant au banjo. L'air redevenait pur et, au lieu de sembler sale et arriérée, la grande plaine retrouvait le charme sauvage de son immensité. Les collines de la Sierra Negra s'estompaient dans la brume - on s'imaginait pouvoir aller très loin.

Le twist du dernier bison

Un jour, lorsque la cavalcade assourdissante des bisons aura cédé la place aux frémissements des herbes, parmi lesquels le frémissement de Lily assise à califourchon sur la barrière du corral, les cheveux agités par la brise du soir, l'oreille distinguera un rythme léger, sautillant, et on sera tout étonné de voir arriver un bison. Le dernier bison, le réfractaire, le que-ça-ennuie-de-courir-avec-lesautres-sans-savoir-seulement-oùqu'ils-vont. Zigzaguant entre les améthystes, jouant du tam-tam tout



seul à coups de sabot tou gou doum toum toum, ce sera un bison twisteur qui fera des moulinets avec la queue et secouera sa barbe noire de droite et de gauche. En entendant Lily chanter il s'arrêtera net et décidera une fois pour toutes de ne plus suivre les innombrables et têtus bisons coureurs. Il cherchera d'où provient cette douce musique mais ne verra rien d'autre qu'une jolie robe à fleurs accrochée à une barrière, avec un banjo qui sautille autour d'elle, comme un chien cherchant à attraper un sucre.

Le bison s'est approché tout doucement pour ne pas effrayer les chauve-souris, sur la pointe des sabots pour ne pas interrompre la chanson par un solo de batterie. La robe virevoltait, portée par le vent, le chant s'échappant par les ouvertures des manches, du col et aussi des boutonnières - aussi beau que s'il y avait eu un corps de femme à l'intérieur.

Mon père est arrivé sur sa canasse bariolée qui pour une fois avait daigné le garder en selle pour qu'il n'ait pas l'air trop idiot face au bison. Le cheval a observé le bison avec un peu de méfiance mais, voyant qu'il savait twister, il a poussé un grand hennissement signifiant qu'il en voulait bien dans la famille. Mon père rentrait comme toujours dans un état pitoyable, couvert de poussière, aussi desséché qu'un cadavre de lézard sur la piste de San Cristobal et ni plus ni moins miséreux que la veille, ayant passé la journée à chercher de l'or en vain dans le Rio Chavez. Cependant, il avait confectionné un collier avec des pierres de feldspath et de quartz.

Lily s'étant interrompu de chanter pour permettre à la lune de faire son entrée en scène, le banjo restait posé sur la robe, comme suspendu à un arbre invisible. Tout doucement, Lily a appelé le bison qui s'est approché sans peur. Elle s'est tournée vers mon père.

 - Ça ne te dérange pas si un petit bison rejoint le band? On avait besoin d'un percussionniste, non? On l'appellera Buffalo Twist!

Pour toute réponse mon père descendit de cheval et marcha jusqu'à la barrière du corral, sans prêter la moindre attention au bison ou aux étoiles. Arrivé à la robe il porta le collier au cou invisible de Lily. Comme le banjo, le collier resta parfaitement en place, reflétant les éclats ocrés du soleil couchant.

Lily a recommencé à chanter, mon père a sorti un harmonica d'une poche de son jeans et comme il ne s'agissait plus d'une berceuse le bison a osé quelques coups de tambourin sur la caillasse, d'abord avec deux doigts. Comme personne ne le grondait, au contraire, il s'est enhardi et sur la grande plaine, à une heure tout à fait inhabituelle, le tam-tam des bisons coureurs a de nouveau retenti. Mais pour une fois, avec un vrai sens du rythme. Le banio s'est remis à danser autour de la robe et le collier se dodelinait comme si la robe respirait. Le cheval de mon père broutait son avoine en sifflotant et faisait claquer sa bride contre sa mangeoire tous les huit temps. Le soleil avant de disparaître, d'un rayon aussi rouge que le corail des boucles d'oreilles d'Aline, nous a fait signe d'au revoir. Dans l'obscurité naissante les coyotes, les chiens du désert et les renards des sables se faufilaient ventre à terre pour venir écouter Lily et son banjo chantant au clair de lune.

Ma mère inventive, ma mélodie natale. Maman.



Livres ouverts

LITTÉRATURE

Françoise Matthey
Feux de sauge
Vevey, Aire 2021, 168 p.



Feux de sauge s'ouvre sur la découverte, au fond d'une grange, d'une ancienne boîte à boutons. Alors que la pandémie contraint la Suisse à se confiner, l'auteure se voit entraînée, au travers de cet objet insolite, dans un tourbillon de réminiscences qui constituent la toile de fond de ce récit.

À chaque bouton resurgit un souvenir lointain mais toujours vivace, parfois un visage tant chéri, tissant ainsi une mosaïque d'images, de sons, de senteurs et de goûts qui maintiennent le lecteur et tous ses sens en éveil. Sa plume, délicate et subtile, nous emmène dans un univers champêtre. Du Moulin de son Alsace natale aux étés passés à l'Alpage, des champs de houblon au vignoble ensoleillé, partout se dévoilent les splendeurs d'une nature qui, très tôt, détermina en elle la passion, l'envie irrésistible d'écrire.

Tout au long de ces pages, le rapport à l'enfance est omniprésent, essentiel. C'est au cours de cette période privilégiée que la jeune fille d'alors trouve dans les mots un moyen de libérer la parole, de traduire l'affection et les émotions que semblent vouloir lui cacher de nombreux non-dits. De cette approche - une quête, en quelque sorte - naît une poésie des petits détails, merveilleusement envoûtante, dont le rythme lent invite à la méditation.

La mémoire, chez Françoise Matthey, n'est cependant pas un processus sélectif, bien au contraire. La mort, le deuil aussi y ont leur importance et participent à l'unité du vécu, à la compréhension de son propre cheminement. C'est ainsi qu'elle replace ce dernier dans un contexte historique plus large, en particulier celui des événements du XX^e siècle qui nous ont montré que le silence, s'il peut bien souvent être salutaire, devient, lorsqu'il est collectif, un crime irrémissible.

Ce petit livre nous rappelle que l'écrit demeure un solide rempart contre l'oubli et que prendre le temps de choisir ses mots avec soin peut apporter un peu de cette empathie qui permet à chacun de dépasser l'adversité et de progresser sur le chemin de la conscience de soi.

Kevin Despond

Livres ouverts

Michel Moret Le vieil homme et le livre Vevey, de l'Aire 2021, 122 p.



Dans son ouvrage Le vieil homme et le livre, Michel Moret célèbre, avec passion et tendresse, la noblesse, le charme de la littérature. Il nous invite à un voyage intime dans l'univers feutré du livre. Tel le vieux pêcheur cubain qui ne se lasse point de conter au jeune garçon son existence en mer, il offre au lecteur un large aperçu des joies et enseignements que cet objet a su lui procurer tout au long de sa vie personnelle et professionnelle.

Dès l'enfance, il montre un grand intérêt pour la lecture, dont les paysages poétiques viennent nourrir son imaginaire. En somme, une voie toute tracée qui le conduit à embrasser une carrière résolument dédiée aux lettres. Tour à tour libraire, éditeur et écrivain, il évoque ses souvenirs, tout en évitant soigneu-

sement les leçons de morale. Ponctué d'anecdotes, de rencontres et de réflexions, ce petit recueil constitue ainsi, à l'ère d'internet et des avis à l'emporte-pièce, un témoignage vivifiant, profondément optimiste, délibérément tourné vers l'avenir.

L'écrit et le vécu, nous rappelle Michel Moret, finissent toujours par se rejoindre. Le premier, dont on a si souvent annoncé la disparition, semble se porter à merveille; preuve en est le nombre record de manuscrits que les maisons d'édition ont reçus depuis le début de la pandémie. Pour l'auteur, cependant, le métier littéraire n'a rien d'un long fleuve tranquille. Et il encourage les écrivains d'aujourd'hui et de demain à ne pas se reposer sur leurs lauriers, à continuer de faire honneur à leur art, à leur rôle d'éveilleur. En favorisant le courage, l'originalité, au détriment des tendances du moment, l'éditeur suisse ne s'y est d'ailleurs pas trompé et a su rester à l'écoute de son intuition. Que la littérature éclaire notre route, que chacune et chacun puisse y trouver force et bonheur, tel est le profond désir qui habite le vieil homme et son livre.

Kevin Despond

Daniel de Roulet L'Oiselier

Genève, La Baconnière 2021, 120 p.



Daniel de Roulet, qui a grandi à Saint-Imier, se penche dans ce roman sur la question jurassienne des années 1970. Le Jura bernois est alors confronté au mouvement autonomiste violent du groupe Bélier, ce qui aboutira le 24 septembre 1978 à la création du canton du Jura. Sur cette période houleuse et des faits réels, l'écrivain engagé brode. Il lance son enquêteur Nicolas de Meienberg (rendant ainsi hommage à ce journaliste courageux) sur une enquête semée de trois cadavres et d'un enlèvement.

«La littérature navigue toujours à la frontière de l'imagination et du réel. C'est même son principal attrait. Pas d'écriture sans invention. Et ce n'est pas en disant JE qu'on retrace mieux le réel puisque chacun se raconte à lui-même sa vie pour en faire un récit cohérent, quelles que soient les incohérences de sa conduite. Le train du réel ne passe qu'une fois. Tout le reste il faut le confier à la littérature.»

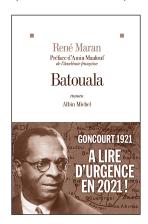
Mais la vérité n'a pas été dévoilée et l'omerta demeure: «À quoi bon s'acharner à produire des hypothèses sur si peu de preuves? C'est que le Circulez, il n'y a rien à voir de l'officialité suisse ne saurait nous servir de paravent [...] Ce n'est pas parce que la Suisse se proclame un pays sans histoire qu'elle est en dehors de l'Histoire, de ses violences, de ses secrets. » Une situation toujours actuelle.

Écrire pour ne pas oublier, émettre des hypothèses et chercher à se rapprocher au plus près de la vérité: la littérature ré-enchante l'histoire, pour notre plus grand bonheur.

Marie-Thérèse Bouchardy

René Maran Batouala

préface d'Amin Maalouf Paris, Albin Michel 2021, 272 p.



Nous sommes en 1921. Une voix s'élève contre le colonialisme, celle de René Maran, né en 1887 en Martinique de parents guyanais, auteur antillais, alors fonctionnaire de l'administration coloniale française en Afrique et en poste à Oubangui-Chari (Afrique équatoriale française). Un fonctionnaire noir d'une autorité blanche. « J'ai mis six ans à y traduire ce que j'avais là-bas entendu, à y décrire ce que j'avais vu. [...] Sept ans ont suffi pour la ruiner de fond en comble [...] La civilisation est passée par là. »

Les éditions Albin Michel éditent alors son roman Batouala, dont la préface fustige la colonisation: « Civilisation, civilisation, orqueil des Européens, et leur charnier d'innocents [...] Tu bâtis ton royaume sur des cadavres. Quoique tu veuilles, quoi que tu fasses, tu te meus dans le mensonge [...] Tout ce que tu touches, tu le consumes...» Ces propos ont provogué un véritable scandale, ce qui n'a pas empêché leur auteur de recevoir le prix Goncourt en 1921. René Maran rentre en France en 1923 où il poursuivra une carrière d'écrivain, de journaliste littéraire et radiophonique à Paris.

Son roman est né d'une observation ethnologique d'un village africain, en Oubangui-Chari, une région riche en caoutchouc et très peuplée. Dans un langage succulent, il décrit les mœurs et coutumes locales d'un village et de son chef Batouala. On vibre dans la brousse avec les animaux et ses habitants. Ernest Hemingway écrira à ce sujet: «On hume les odeurs du village, on en partage les repas, on voit l'homme blanc tel que l'homme noir le voit, et après y avoir vécu, on v trouve la mort. » On assiste aussi aux fêtes, aux rites, à la chasse ... jusqu'à la disparition totale du village et de ses habitants.

Liberté de penser et d'être ... à savourer au moment où le prix Goncourt 2021 a été attribué à un Africain, Mohamed Mbougar Saar, pour son livre *La secrète mémoire des hommes* (coédition Philippe Rey et Jimsaan).

Marie-Thérèse Bouchardy

TÉMOIGNAGE

Douha Al Maari, Tristane de Choiseul La rebelle d'Alep Paris, Albin Michel 2022, 320 p.



Ce livre est d'abord un témoignage individuel glaçant sur le régime syrien, retranscrit par une femme médecin qui se consacre aux demandeuses d'asile et réfugiées politiques en France. Douha Al Maari est née en 1962 à Alep, dans une famille bourgeoise, musulmane sunnite aux idées plutôt modernes. Elle vit une enfance puis une jeunesse aisée et heureuse. Mais l'enfer commence avec son mariage à quinze ans: violences et même viols conjugaux de la part d'un mari buveur et joueur. Elle devient mère de deux fils, avant que son époux la quitte. Elle fait des études, entreprend une vie professionnelle réussie comme quide touristique.

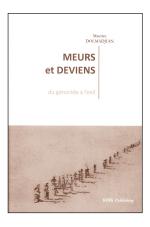
Tout bascule à nouveau en 2011 avec la révolution syrienne, sur la lancée du Printemps arabe. Douha Al Maari relate la répression sauvage par Bachar El Assad. Ses propres fils sont arrêtés et torturés de façon innommable. Elle-même, arrêtée à son tour pour avoir participé activement aux manifestations pacifiques, choisit comme ses fils l'exil, d'abord en Turquie puis à Lesbos et

enfin en France, alors qu'une terrible guerre civile déchire son pays. De courts chapitres intermédiaires racontent le difficile vécu des réfugiés à Paris, jusqu'à l'obtention tant attendue de leur permis de séjour.

L'intérêt du livre est qu'il dépasse cette histoire personnelle, à la fois bouleversante et remplie d'espoir, pour peindre une vaste fresque des événements en Syrie depuis l'accession au pouvoir du clan alaouite des Assad. Il nous permet aussi de mieux connaître et apprécier la riche culture millénaire de la Syrie, avec ses monuments historiques, ses mets délicats, ses traditions musicales, la vie intense de ses souks et bazars, sa grande diversité religieuse. Voilà donc un récit de vie qui, d'une part, témoigne d'un grand courage et d'une formidable capacité de résilience et, d'autre part, constitue un acte d'accusation accablant contre un régime sanguinaire toujours en place.

Pierre Jeanneret

Maurice Dolmadjian Meurs et deviens Du génocide à l'exil Maisons-Alfort, KIRK Publishing 2021, 382 p.



En 1915, au nom du panturquisme, le gouvernement Jeune-Turc s'adonne

au génocide des Arméniens. Ceux qui le nient alors, refusant de voir la réalité en face, ne posent aucun arqument pour contrer l'extermination ou la déportation de nombreux arméniens, assyro-chaldéens ou même juifs (par exemple à Diyarbakir). Une longue période de 50 ans « de refoulement, d'humiliation, de blocage, de fuite en avant» s'ensuit pour les rescapés. Mais des voix rompent aujourd'hui le silence parmi la jeune génération exilée et certaines, chargées des tensions et des souvenirs familiaux, trouvent des mots pour dire l'innommable. Ainsi celle de Maurice Dolmadjian, né en 1944, agrégé de philosophie.

Marqué au fer rouge par cette entreprise de destruction, il s'est investi dans une mission de transmission et a mené une longue quête mémorielle pour raconter l'histoire de sa grand-mère Haïganouche, qui a fui Diyarbakir avec ses quatre enfants après l'extermination de tous les artisans arméniens de la ville et juste avant la déportation des femmes et des enfants. En parallèle, il relate justement l'histoire de ses voisins de la rue des artisans, des femmes et des enfants acculés à marcher des jours et des jours, de camp en camp, jusqu'à finalement, pour les survivants, connaître l'exil.

Cette œuvre est plus qu'un « roman ». Il est un témoignage poignant d'une histoire qui a possédé son auteur au plus profond de lui et qui nous touche jusqu'aux entrailles. À lire absolument.

Marie-Thérèse Bouchardy

POLITIQUE

Sabine Kradolfer et Marta Roca i Escoda Femmes et politique en Suisse Luttes passées, défis actuels, 1971-2021 Neuchâtel, Alphil 2021, 208 p.



Commandité par la Conférence romande des Bureaux de l'égalité et rédigé par un collectif de neuf universitaires, spécialistes en «études genre», cet ouvrage - publié à l'occasion des 50 ans du droit de vote et d'éligibilité des femmes en Suisse retrace les avancées féministes depuis l'après-guerre.

Il a fallu du temps pour que s'installe la reconnaissance des femmes en politique, mais aussi dans la société, le système étant fortement marqué par des valeurs patriarcales. Les années 1960 affichaient ainsi une séparation des rôles bien établie, représentée dans les manuels scolaires du temps: papa lit le journal, maman cuisine et coud. Le droit de vote et d'éligibilité des femmes, fruit d'une initiative qui aboutit avec près de 60 000 signatures, ne fut voté qu'en 1971 par les hommes (oui à 60,3%). Et ce n'est qu'en 1988 que les femmes mariées ont eu le droit d'avoir leur propre compte bancaire, alors que les militantes du Mouvement de libération des femmes (MLF) des années 1970 (et les pionnières du début du siècle) réclamaient déjà l'égalité économique et politique. Un débat agitait alors les milieux étudiants des deux sexes: la lutte des classes devaitelle primer sur celle des femmes militantes (parce que « bourgeoises »)?

L'engagement des premières femmes en politique, dès l'acquisition du droit d'éligibilité, fera avancer la cause des femmes, que les médias répercutent bon gré mal gré. Que de chemin parcouru lorsqu'on voit aujourd'hui dans les exécutifs la présence parfois majoritaire des femmes! Il leur en a fallu du courage, aux pionnières - certaines recevaient des lettres anonymes, des insultes, comme me le racontait dans une interview dans les années 1980 Yvette Jaggi, alors élue socialiste au Conseil national.

Vingt ans après, on était encore loin de l'égalité et une première grande grève eut lieu le 14 juin 1991. Rebelote en 2019: un chapitre de cet ouvrage est consacré à cette mobilisation du XXI^e siècle, à laquelle participa plus d'un demi-million de femmes (et d'hommes), avec un Manifeste en dix-neuf points, dont le refus des inégalités persistantes sur les plans salarial et social, auquel se sont ajoutées de nouvelles revendications propres à l'époque, liées aux violences sexistes, à la «la culture du viol », aux droits des minorités LGBT, etc.

Valérie Bory

HISTOIRE

Matthieu Bernhardt La Chine en partage Les écrits sinophiles du Père Matteo Ricci Droz 2021, 472 p.



L'enjeu essentiel de ce livre est d'apporter un nouvel éclairage sur l'accommodation textuelle et éditoriale des écrits de Matteo Ricci, le génial jésuite italien qui s'est imposé comme la référence incontournable de la rencontre entre la Chine et l'Europe. Les écrits de Ricci, en particulier ses *Mémoires*, n'ont pas échappé aux manipulations bien intentionnées ou intéressées d'éditeurs soucieux de les adapter aux attentes des lecteurs européens pour rendre la Chine attrayante et faire l'apologie de la méthode missionnaire de leur auteur. En scrutant avec minutie les écrits que Ricci a lus pour les accommoder à ses objectifs, et ceux qu'il a écrits mais qui ont été accommodés à d'autres objectifs avant de les diffuser, l'auteur conduit son lecteur à l'intérieur même du projet missionnaire de Ricci. Passionnant.

Ricci avait mis au point une méthode d'évangélisation fondée sur la symbiose entre le christianisme et le confucianisme. Bon connaisseur de la langue, savant mathématicien, il a rejoint les notables chinois sur un terrain commun où il excellait, celui de la culture. Frappé par une certaine parenté entre les valeurs prônées par le confucianisme et celles de l'Évangile, il a compris que si la sagesse chinoise ne devait rien à l'Occident, elle pouvait cependant trouver son accomplissement dans le christianisme du moment que le confucianisme convergeait avec la rationalité chrétienne héritée de la culture gréco-latine.

Dès lors il était préférable d'assimiler le message chrétien au confucianisme plutôt que de tenter de convertir la Chine à une culture qui lui était trop étrangère. Il ne s'agissait donc pas de christianiser la Chine et son confucianisme, mais de confucianiser le christianisme. C'était à la Chine de dicter ses règles aux missionnaires et non le contraire. Du coup, l'intégration des jésuites dans la société chinoise devenait plus importante que la diffusion du message chrétien.

Tous les missionnaires de l'époque n'étaient pas de son avis. Alors que Ricci se présentait comme un savant plus que comme un prêtre, qu'il se mouvait dans les villes, fréquentait les intellectuels et les mandarins, d'autres jésuites parcouraient les campagnes pour baptiser et faire des chrétiens selon la manière traditionnelle. La méthode de Ricci s'est finalement imposée, jusqu'à ce que la lamentable querelle des rites chinois ne la compromette définitivement.

Cet ouvrage, très réussi, est l'œuvre d'un spécialiste. Son texte, dépourvu de technicismes, se lit très aisément, avec bonheur même. L'analyse minutieuse des écrits du jésuite italien et de leur destin permet au lecteur de suivre de l'intérieur la genèse et les enjeux d'une aventure mission-

naire d'un genre unique qui signe la première vraie rencontre entre la Chine et l'Europe.

Pierre Emonet sj

ESSAI

Alphonso Lingis La communauté de ceux qui n'ont rien en commun

traduction de Vincent Barras et Denise Medico Paris, éditions MF 2021, 178 p.

Alphonso
La Lingis
de ceux qui té
n'ont rien
en commun

Ce philosophe américain, né en 1933, professeur émérite à la Pennsylvania State University, formé à l'Université catholique de Louvain et à la Loyola University de Chicago, est très connu dans le monde anglo-saxon comme spécialiste de l'existentialisme. Grand voyageur, il nous fait cheminer avec lui, dans ce livre très bien traduit, dans une réflexion profonde, nourrie de son expérience et de ses rencontres. Il nous parle de trois communautés humaines.

Les premières - au pluriel parce que toutes différentes - étaient, depuis la nuit des temps, les plus nombreuses sur notre planète. Il en existe encore quelques-unes, comme cette tribu amazonienne qui vit en autarcie dans la forêt. Elle connaît parfaitement son entourage et sait repérer les plantes dont elle se soigne, les animaux dont elle se nourrit, les matériaux pour construire maisons et piroques, etc. Elle a sa propre lanque, qui sait nommer chaque lieu, chaque plante (mieux que les plus savants botanistes qui passeraient par là), ses mythes, sa musique, etc. Ses connaissances pratiques comme son organisation sociale se sont transmises de génération en génération, sans apport extérieur.

La deuxième est née en Grèce au VIe s. av. J.-C., avec l'apparition de savants, comme Thalès de Milet, qui ont découvert les mathématiques, ses théorèmes et équations, en observant les astres et les lois de la nature. Grâce à la navigation (c'est dans les ports de la Grèce que les échanges ont commencé), cette communauté scientifique - ou rationnelle comme la nomme l'auteur s'est étendue au monde méditerranéen, puis à l'Europe et au monde entier. Dans cette communauté, la nôtre, on peut parler sans ambiguïté ni conflit le langage scientifique: les mathématiques sont incontestables. Cette manière de penser s'est développée, en passant par Aristote et sa logique et d'autres philosophes, pour atteindre son apogée au Siècle des Lumières, avec Emmanuel Kant qui a fait de la raison la base de la morale.

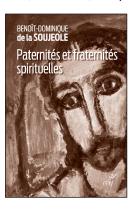
La troisième communauté constitue le cœur de l'ouvrage qu'Alphonso Lingis a illustré de quelques portraits bouleversants (des photographies personnelles). Elle englobe les deux premières; elle est l'humanité au sens le plus profond. Un seul exemple: en Inde, alors qu'il méditait en solitaire depuis des jours, l'auteur tombe gravement malade; malgré sa faiblesse, il parvient à se traîner jusqu'à une plage déserte; désespéré, il appelle au secours, et tout à coup il voit arriver de nulle part un homme, à moitié nu, parlant une langue incompréhensible, qui le charge sur ses épaules et à travers mille péripéties l'amène loin de là, dans un centre de soins; il lui a sauvé la vie, il est parti sans mot dire, sans qu'il ait pu lui dire merci.

L'auteur démontre que ce qui nous lie tous, c'est le sens de l'humain appliqué dans des situations concrètes (assez loin de l'humanisme dont on se gargarise souvent). C'est lui qui permet, lorsqu'on n'est pas seul pour mourir, à cette fraternité mystérieuse de surgir entre le mourant et celui/celle qui est à ses côtés, au-delà des liens de parenté ou d'amitié.

Jacques Petite

THÉOLOGIE

Benoît-Dominique de La Soujeole Paternités et fraternités spirituelles Paris, Cerf 2021, 104 p.



Les abus dans l'Église ne concernent pas seulement les questions de mœurs. Il y a aussi de nos jours une vigilance nouvelle à assurer contre certains risques autoritaires excessifs dans le cadre de l'animation d'une paroisse (cléricalisme) ou d'un accompagnement spirituel (emprise psychologique). Pour ce faire, à l'aide de l'Écriture et des textes du magistère, l'auteur, professeur de théologie à la Faculté de Fribourg, propose de revoir ce que signifie la paternité que l'on attribue aux prêtres. Saint Paul, en effet, n'hésitait pas à présenter le ministère du Christ comme celui d'un père. L'apôtre des nations se désignait lui-même comme père des fidèles qu'il avait engendrés (1 Co 4,14-17).

La paternité du prêtre réside principalement dans l'exercice sacerdotal de trois charges: prêcher, célébrer, conduire. Le prêtre transmet, par sa « paternité ministérielle », une vie nouvelle qui vient de plus haut que lui; c'est la grâce du Christ et non celle du prêtre que reçoit le fidèle.

Autre est la «paternité spirituelle» qui communique la vie à partir du charisme propre au conseiller spirituel. Cet «engendrement» spirituel s'exerce sur des personnes que l'on accompagne plus que l'on dirige. Cela demande un profond travail de discernement de ce que l'Esprit suscite dans tel ou telle fidèle car un mode directif peut conduire à une véritable emprise psychologique sur la personne. Ce charisme a été authentifié chez de nombreux prêtres, mais il n'est pas spécifiquement sacerdotal. Depuis qu'abbesses, prieures ou religieuses existent, il a été exercé par une multitude de femmes, dont certaines sont devenues docteures de l'Église.

Bref, la paternité sacerdotale est principalement ministérielle. C'est pour cela que la dimension fraternelle, basée sur le fait que nous avons un même Père, est importante. Le décret sur le ministère et la

vie des prêtres *Presbyterorum ordinis* affirme que la relation fondamentale du prêtre avec les hommes est fraternelle. Dans la communauté chrétienne, recommande le frère de La Soujeole, il nous faut penser une relation avec les prêtres où les termes «père» et «frère» sont tous deux essentiels.

Monique Desthieux

Étienne Grenet Le Christ vert

Itinéraire pour une conversion écologique intégrale Perpignan, Artège/Le Sénévé 2021, 336 p.



C'est plus qu'un livre, c'est une proposition d'itinéraire chrétien pour participer à l'écologie intégrale. Dans l'esprit de l'encyclique *Laudato si'*, l'auteur explicite les deux temps d'une conversion écologique effective: un temps d'initiation personnel, suivi d'un temps d'approfondissement sous la forme de groupes de travail en paroisse ou entre amis. Le temps d'initiation est centré sur la conversion personnelle. Le temps d'approfondissement reprend les trois stades chers aux Mouvements d'action catholique (voir, discerner, agir), en prolongeant le «voir» par des témoignages et des discussions. Plusieurs aspects de l'écologie intégrale sont évoqués dans les groupes de travail.

Le livre, lui, par un survol assez libre de la Bible et de la tradition sociale chrétienne, balise la démarche autours de la vie du Christ vue dans quatre dimensions, le cosmos, l'économie, le corps et la fraternité. C'est loin des dérives technocratiques actuelles qui, au nom de l'écologie, instillent une anthropologie mortifère. Le détail de la démarche est présenté sur le site lechristvert.fr

Étienne Perrot sj

Sous la direction de Pierre Coulange et Paul Dembinski Écologie et technologie

Au prisme de l'enseignement social chrétien St-Maurice, Saint-Augustin 2021, 278 p.



L'on ne peut séparer l'écologie et la technique. La transition énergétique, comme le rapporte le premier chapitre de cet ouvrage, mobilise des techniques inédites et des capitaux considérables. Il y a aussi les problèmes de pollution, d'eau potable, de gouvernance. Le travail luimême, impacté par la domination du Know-How (le savoir-faire) sur le Know-What (qu'est-ce que c'est) sans parler du Know-Why (pourquoi) et encore moins du Know-Who (pour qui) - est au cœur de la tension ambiguë entre la technoloqie et l'écologie humaine.

Ces questions difficiles, trop souvent cachées derrière des formules idéologiques un peu simplistes, ont été débattues lors de deux colloques internationaux, l'un en Grèce, l'autre en France, organisés par l'Association internationale pour l'enseignement social chrétien. Le tableau montre l'écologie intégrale sous le feu de l'économie et l'ambiguïté de la technologie, dont le côté prédateur, depuis longtemps dénoncé par le regretté Jacques Ellul, commence à émerger. Il ne s'agit pas - et c'est heureux - de proposer un programme chrétien qui concilierait vaille que vaille les soucis écologiques, économiques et de gouvernance. Il ne s'agit pas non plus de laisser miroiter à l'horizon l'idéal illusoire d'un monde pacifié.

Ainsi cet ouvrage - c'est son originalité - ne se contente pas de célébrer l'encyclique Laudato si' du pape François. Il souligne l'apport de la tradition protestante, notamment celui de Jean Calvin, bien mis en valeur par Édouard Dommen. Et il donne la parole à la tradition orthodoxe qui a le mérite de rappeler combien le travail pour une écologie humaine intégrale ne peut se passer d'un sens transcendant, seul capable de mobilier les intelligences et informer les pratiques.

Étienne Perrot sj

PASTORALE

José Antonio Pagola Faire entrer Jésus chez nous Paris, Cerf 2021, 304 p.



La famille est la première communauté chrétienne. Une communauté bien éprouvée par les temps qui courent, lorsque la vie familiale, la fidélité des époux et l'éducation des enfants sont sérieusement remis en question. Dépassé, l'enseignement traditionnel à forte tendance morale et moralisante semble ne plus répondre aux attentes des parents et des responsables de la pastorale familiale qui s'interrogent et cherchent désespérément des alternatives.

José Antonio Pagola vient à leur secours. L'éminent théologien, auteur de livres remarqués qui ont fait date et animateur de groupes bibliques, tente de leur répondre. Spécialiste de l'Évangile, il va à l'essentiel. Plutôt que de miser sur des recettes morales, de recourir à la psychologie ou à la pédagogie, il propose de recentrer la famille sur le Christ. Vrai manuel d'une vie familiale axée sur la foi et la conviction, son ouvrage constitue une sorte de quide pour entrer dans les évangiles à la recherche de Jésus et inviter celui-ci à prendre place dans la vie d'une famille d'aujourd'hui.

Une première partie propose quelques clés décisives pour construire un

foyer chrétien. L'amour du couple, l'originalité du mariage chrétien, la manière de vivre sa foi et d'accueillir Jésus dans le foyer représentent autant de défis quotidiens qui sont abordés à partir du texte des évangiles. Auteur d'ouvrages de référence sur le sujet, José Antonio Pagola excelle dans son rôle de guide.

Dans une deuxième partie, prenant appuis sur douze épisodes de la vie et de l'enseignement de Jésus, il propose des pistes pour partager l'Évangile dans le couple. Des commentaires succincts permettent d'approcher le texte, des suggestions facilitent le dialogue et la prière en couple ou en famille, sans jamais décoller de la réalité quotidienne. Un ouvrage de lecture aisée, profond, spirituel et libérateur.

Pierre Emonet sj

Sous la direction de cath.ch Jeunes explorateurs de la foi St-Maurice, St-Augustin 2022, 196 p.



Voici une belle première pour cath.ch, portail d'information catholique de Suisse: la co-édition d'un livre avec les éditions Saint-Augustin. Il regroupe treize portraits de jeunes engagés en Église en Suisse romande, réalisés en 2020-2021. Une deuxième partie de l'ouvrage donne la parole à des responsables romands des vocations et de la pastorale de jeunesse.

Parfois à «contre-courant de la société», comme l'écrit Bernard Hallet, rédacteur en chef de cath.ch, ces jeunes en recherche «tentent de revivifier l'Église pour en montrer les beautés occultées par les scandales, mais sans pour autant renverser l'autel». Entre tradition et changements... Encore faut-il que l'Église sache faire confiance à la jeunesse et lui donner cette vraie place qu'elle a réclamée lors du Synode des jeunes de 2018.

Donner la parole aux jeunes qui s'investissent dans des communautés pour témoigner de la beauté de l'Évangile et de leur foi, écouter ce qui les motive et ce qui leur manque encore dans l'Église, c'est à quoi s'est donc affairée l'équipe de cath.ch. Nous découvrons Morgane Grandjean, dont la foi est «si abondante, qu'elle ne peut vivre sans la partager» et qui a fondé le «Groupe de partage » pour les jeunes de la région de Chaux-de-Fonds désireux de vivre leur foi en communauté. Ou Yvan Favre, agriculteur dans la Broye fribourgeoise, engagé comme lecteur et ministre de la communion dans sa paroisse, qui conçoit l'Église «avant tout comme un lieu de rassemblement [...] où tout le monde pourrait aller prier Dieu, sans distinction de classe ou de race». Une Église qui, somme toute, sortirait de ses murs et dans laquelle le rôle de «témoins» reprendrait son importance centrale.

Lucienne Bittar

JAB CH-1227 Carouge PP/Journal

Poste CH SA

Du chef de chœur. Psaume de David

Jusqu'à quand, Seigneur? M'oublieras-tu toujours? Jusqu'à quand me cacheras-tu ta face? Jusqu'à quand me mettrai-je en souci, le chagrin au cœur tout le jour? Jusqu'à quand mon ennemi aura-t-il le dessus?

Regarde, réponds-moi, Seigneur mon Dieu!
Laisse la lumière à mes yeux, sinon je m'endors dans la mort,
mon ennemi dira : « Je l'ai vaincu »
et mes adversaires jouiront de ma chute.

Moi, je compte sur ta fidélité : Que mon cœur jouisse de ton salut, Que je chante au Seigneur pour le bien qu'il m'a fait !